

**françois
nourissier**

***les chiens
à fouetter***

**sur quelques maux de la société
littéraire et sur les jeunes gens
qui s'apprêtent à en souffrir**

le dilettante

François Nourissier

Les Chiens à fouetter

sur quelques maux de la société

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e
www.ledilettante.com

OceanofPDF.com

TABLE

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Table](#)

[I - Lettre d'un jeune homme à l'écrivain qu'il admire](#)

[II - Réponse d'un écrivain au jeune homme qui l'admire](#)

[Les « Pros »](#)

[Les Amateurs](#)

[Les styles et les familles](#)

[Paracritique](#)

[Critique](#)

[Savoir-faire](#)

[Copyright](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

*À René Julliard,
puisque le goût, dans cette histoire,
s'appelle humour.*

OceanofPDF.com

Une partie de cet essai a paru, sous la signature d'Albéric Norrit, dans La Parisienne de septembre 1956. Le présent texte a été abrégé ici, complété ailleurs, modifié souvent. Il s'agissait de panser certaines blessures, d'en envenimer d'autres et de passer de l'escarmouche mensuelle à la (relative) sérénité d'un livre.

F.N.

OceanofPDF.com

I

OceanofPDF.com

Lettre d'un jeune homme
à l'écrivain qu'il admire

OceanofPDF.com

Tours, le 1^{er} juillet 1956.

Monsieur,

Connaissez-vous Tours ? Si vous ne connaissez pas Tours je désespère à l'avance de parvenir à vous expliquer les choses. Remarquez bien : Tours ou Poitiers, Auxerre ou Avignon, la ville ne fait rien à l'affaire. Il y faut 60000 habitants, peu d'industries locales (ou bien des petits-beurre, une chocolaterie...), une cathédrale qu'on appelle l'« abbatiale », deux avenues où marchent lentement, le soir, les filles qui se tiennent par le bras, une préfecture, un jardin, un cinéma honoré parfois d'une « première mondiale », un collège de pères (je l'ai quitté assez vite pour le lycée), un fleuve paresseux, un stade-construit-en-1936 où vont, le samedi, les garçons qui effrayaient mes quatorze ans avec leur peau blanche, leurs muscles durs et l'habitude de se raser à l'âge où l'on me surnommait encore Peau-de-pêche. J'oubliais la campagne. Elle est aux portes des faubourgs. Ses tombereaux et ses tracteurs déferlent parfois jusqu'au cœur de la ville. Un quart d'heure de bicyclette vous mène au plus plat de cet ennui végétal. Rien ne peut donner, de l'ennui, l'idée qu'on s'en fait à la campagne les après-midi d'été. C'est alors dimanche, en août, et le temps s'arrête. On traverse des villages où les garçons vêtus de noir, avec une tête rouge qui émerge du col, vous regardent passer. Je reviendrai sur les étés. Ils sont un peu à l'origine de cette lettre.

D'une certaine façon, je connais ma chance. Tours n'est pas une mauvaise ville. On sait que la Loire y est blonde et assez douce les soirs de juin. Il y a l'avenue de Grammont, les quartiers en ruine qui ont toujours un air insolite, presque un air de fête, les jeunes filles – et les fameux étés. (Non. N'abandonnez pas encore votre lecture ; nous ne sommes pas « en dehors du sujet » autant qu'il n'y paraît.)

J'ai vingt ans. Mon père est mort et je suis fils unique. J'ai envie d'ajouter : « évidemment ». Il me paraît inconcevable qu'on puisse avoir un père, des frères, des sœurs. Les mères me paraissent être faites pour être veuves par une loi inexorable des choses. Je n'ai jamais connu que des veuves ; la province en recèle des quantités innombrables. Mes tantes ont

toujours fait leur correspondance sur du papier finement bordé de noir, comme si le peuple féminin tout entier portait pendant mon enfance le deuil de l'homme. J'ai découvert plus tard que les choses n'étaient pas si simples.

Vos livres : je devrais en parler, n'est-ce pas ? Si je ne le fais pas, ce n'est pas timidité. Ils ont en quelque sorte pour moi rempli leur office, et quoi que vous écriviez à l'avenir aucun livre de vous n'aura plus le pouvoir qu'ont eu vos romans sur mon adolescence. Pas une ligne de vous qu'à quinze ans je n'eusse lue ; pas une édition limitée que je n'eusse achetée ou empruntée à long terme. Pendant trois ou quatre années j'ai entretenu avec vous ces rapports de passion, de curiosité, de fanatisme, dont vous n'avez rien su. Aujourd'hui si je vous parle de moi sans pudeur, c'est que j'ai l'impression d'avoir payé à l'avance, depuis longtemps et délicieusement cher, le droit de vous importuner.

C'est vrai que j'attends de vous une réponse. Mais je ne sais pas au juste à quelle question. C'est vous qui avez écrit que « comment » est la question de la jeunesse. Elle suppose déjà des esprits déterminés, qui ont choisi leur but. Je n'en suis encore qu'aux hésitations qui précèdent le départ. *Faut-il*, oui ou non ? *Faut-il* quoi ? Écrire des livres, tenter la chance ? Oui, si l'on veut, à peu près. C'est cela, mais c'est bien autre chose encore. « Vivre dangereusement », d'où vient ce slogan ? De l'Italie de Mussolini, il me semble. Comme il m'a fait rêver ! J'ajoutais d'autres adverbes : gravement, follement, beaucoup. Il est étrange que ces mots d'appétit ou de colère n'aient jamais embelli pour moi qu'une intention, qu'un espoir : ces livres à écrire dont je ne sais encore ce qu'ils seront, dont il me semble qu'ils pourraient être signés de tous les noms que j'admire aussi bien que du mien, mais que je porte, à coup sûr, avec un étonnement presque désolé. C'est qu'il serait tellement plus simple d'être sociable, ambitieux, raisonnable ; de reprendre à mon compte les modestes intentions qui furent, me répète-t-on, celles de mon père. Il était commandant lorsqu'il est mort. Tours fut sa dernière garnison et ma mère s'y fixa. La pension de veuve fut d'un lieutenant-colonel. J'ai donc pour père un lieutenant-colonel à titre posthume ; de même que lui reçut la Légion d'honneur six mois après sa mort...

Aller vous voir ? Encore fallait-il connaître votre adresse. On me conseilla de la demander à votre éditeur mais la démarche me parut incertaine. Je fus tiré d'embarras par le *Bottin mondain*. J'ignorais jusqu'à l'existence d'un volume de cette sorte, que je découvris chez un ami. Son

père est chirurgien à Tours. On respire chez lui un air d'Angleterre, associé pour moi depuis l'adolescence à tout ce qui est luxueux et rare. J'ai appris dans cette maison, sinon à m'habiller, à parler, à me taire, au moins que les vêtements, les paroles, les silences font partie de la civilisation. Cette découverte du *Bottin mondain*, à quoi pourrais-je la comparer, sinon à ma surprise un peu honteuse la première fois que je vis un de mes camarades de lycée, au tennis, baiser la main d'une dame. Du même coup il me semblait découvrir le chemin d'une contrée interdite et me voir notifier l'interdiction d'y pénétrer. La jolie demeure de mon ami Alain était un « HP » et sa mère, dont la voix placée quelque part du côté du front m'affolait, était « née Sybil Pilet-Cavaignac ». C'était trop pour une seule exploration. Je feuilletai néanmoins le gros livre coupable et précieux et je sentis le feu me monter aux joues. Je me jetai sur les deux ou trois noms que je pouvais espérer trouver là ; en vain ; seul le vôtre m'apparut, entre un comte de Mondragon et un Cyrille Mondu, et ce fut comme si les rêveries secrètes de ma jeunesse se réconciliaient avec ce sentiment nouveau, fait d'oppression et d'envie et visiblement voué à l'âge mûr. Une fois de plus ce qui vous entourait me parut fait d'un métal assez dur. Ce titre, cet orgueilleux oubli de la mention « homme de lettres », l'absence de tout détail qui permît d'imaginer le décor de votre vie : je reconnaissais bien votre style. Dieu me pardonne, je dus avoir l'air de recopier à la dérobee l'adresse d'une maison louche.

J'étais à cette époque – il y a deux ans de cela – d'une timidité malade. Pourtant le projet d'aller sonner à votre porte ne m'effrayait pas. Il y a ainsi dans la jeunesse d'un garçon trois ou quatre démarches incongrues, inimaginables, qu'il accomplit le plus naturellement du monde, assuré qu'il est de poser dans sa vie un jalon nécessaire. Avoir à seize ans une crise religieuse et se confesser pour la première fois depuis trois années ; entrer dans une librairie et demander avec une abominable assurance l'ouvrage bien connu du Dr Carnot ; faire irruption à dix heures du soir chez la jeune fille que l'on aime secrètement depuis six mois, alors que l'on s'attend à tomber sur un père en pantoufles dont on contempera stupidement les poils qui lui poussent dans le nez : ce sont là de ces aventures irrémédiables au nombre desquelles j'inscrivais déjà « la visite au grand écrivain ».

Je fus détourné de mon propos par ma première aventure de jeune homme. C'était une fille de première supérieure qui préparait Sèvres. Pour elle j'appris à me laver scrupuleusement, à porter des cheveux courts et à

mentir à ma mère. Ce bonheur, qui parut un moment me détourner de la littérature, m'y ramena le plus naturellement du monde. Anne me fit lire Lautréamont et Michaux, que j'ignorais. Montherlant, Gide, Malraux lui-même : cela lui paraissait un peu banlieusard. Par contre nous découvrîmes Proust ensemble et avec une égale passion. Ce fut un printemps tout brûlant de lectures et de secrets. La fièvre des examens se confondait avec celle des premiers plaisirs. Nous fûmes reçus aux examens et les vacances nous séparèrent. Anne se fiança cet été-là en Bretagne, avec un normalien qui lui faisait faire de la voile et du grec. Octobre à Tours, ce n'est pas bien gai.

Il m'est arrivé, parfois, à lire les hebdomadaires, d'attraper la tristesse comme une sale maladie. Tout cela ne serait jamais à moi, n'était pas pour moi. « Tout cela » ? Le plus bête... Pas la grande fête, pas l'or merveilleux des œuvres et de la gloire, mais leur monnaie. La nostalgie des ambitieux s'applique aux détails, à la garniture de cet énorme plat que les futurs grands personnages s'appêtent à dévorer à belles dents. Avouons : à Tours, les soirs de solitude, on pense à des cocktails, aux bavardages, aux chuchotements de salon et de quartier ; on pense, pourquoi pas, au copinage, aux cent détails à quoi le jeune homme inconnu vérifie qu'il l'est un peu moins déjà, qu'on l'accepte, qu'on le reconnait pour cet écrivain qu'il a envie d'être, qu'il est déjà, n'est-ce pas, puisqu'il ne voit plus que des écrivains, boit avec eux, dîne avec eux, mesure avec eux la distance incertaine qui sépare leur vie réelle de leur vie imaginaire, leurs conversations de bistrot de leurs livres... Au moins imagine-t-on ainsi les choses, la méchanceté aidant.

De toute part on conspire à vouloir mon bien. On me propose des situations. Il s'agit toujours de vendre quelque chose ou de « représenter » quelqu'un. C'est fou ce qu'il y a d'objets à vendre aujourd'hui. Je voudrais, ici, affecter mes indignations d'une sorte de coefficient de légèreté, d'humour. Je ne veux rien vendre ; je ne veux rien acheter ni revendre ; je ne veux pas grossir, ni me marier comme prend le ciment ; ni voir ma jeunesse s'éloigner comme un rivage sans port où aborder une fois encore. Vous ne pouvez rien deviner, je le crains, de cette angoisse de termites. Vos livres et vos biographies sont pleins de ces détails prestigieux, exquis, auxquels j'ai aiguisé naguère ma nostalgie : une maison en Périgord, une autre à Neuilly ; une enfance fragile et de la passion à revendre ; une mère que vous avez aimée, une grand-mère grisée de gotha, un collègue romanesque comme une île déserte sur laquelle régnait votre jeune

insolence. Ensuite – je sais tout cela par cœur – ce que Collet-Labrosse appelle votre « période mondaine ». Une année consacrée aux tentations dorées et grises de la futilité, aux « parties », au dandysme agaçant de l'après-guerre. On voyait votre longue silhouette au bar du Bœuf. Et vous avez, luxe suprême, l'élégance de mépriser aujourd'hui cette année-là. Je vous entends d'ici, vos phrases, votre air d'évidence : Proust au Ritz, Morand et Giraudoux, Drieu si peu loquace, Chardonne qui ressemblait à un champion de golf américain. Les garçons comme moi lisent avidement ces phrases négligentes, ils lisent entre les lignes, entre les mots. Ils flairent ce goût de nonchalance et d'amusement, ils imaginent la douceur des soirs de juin à Paris, quelque façon précieuse et rare d'user à des frivolités un temps voué aux débats d'idées, aux crises de conscience, peut-être à des passions. Tout cela rassemblé en un certain lieu de la Terre et à un certain moment du temps. À Paris, aujourd'hui. Et nous sommes ici, à Tours (ou à Poitiers, à Roubaix, etc.) et nous y serons demain, et nous laisserons passer cette chance fiévreuse qui nous nargue. Comment ne pas vous en vouloir ? Si nous n'y prenons pas garde les années passeront et nous n'aurons jamais pris le train de 20h03, celui qui conduit à Paris assez tôt pour qu'on ait le temps de flâner un dernier quart d'heure, de boire un dernier verre à Saint-Germain ; et nous serons devenus ces messieurs prudents qui coupent les deux cent vingt pages d'un roman avant de le lire. Et tapis au fond du roman ils retrouvent ces fantômes, ces cendres tièdes, ils soupirent et prennent la mesure du temps écoulé. Ils appellent ce goût amer la « jeunesse », le « romanesque » peut-être. Le goût des vies perdues que l'on contemple une dernière fois, la paupière lourde.

Et les idées. Je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé d'elles. Vous n'y excellez pas. C'est Anne, la Sévrienne, qui m'a ouvert les yeux sur cette paresse dont vous faites étalage. Votre terrain, avec l'âge, c'est plutôt devenu l'espagnolade, la morgue noire et acariâtre, vous pêchez l'âme quelque part entre Port-Royal et les plateaux du Pamir. Sur les opinions vous avez des jugements sarcastiques. L'air qui souffla vers 1946 sur le café de Flore vous paraît empester le café du Commerce. Ce sont vos formules. Ne croyez pas que nous prenions pour argent comptant cette fière allure. Vous charriez dans vos mouvements d'humeur, avec le style et la magnificence, quelques naïvetés qui nous paraissent dater. D'un côté vous vieillissez bien, de l'autre mal. Par peur d'avoir l'air à la remorque de la mode, vous vous êtes inventé une antimode assez complaisante. Si vous

saviez comme il est difficile, à Tours, de garder la tête claire. Les idées, pour nous, ce sont des journaux, des éditoriaux, des joutes imprimées : Mauriac-Hervé ou Camus-Sartre hier, Aragon-Vailland aujourd'hui. Tout cela est abstrait, désincarné. C'est l'humour de l'un contre le talent de l'autre. Nous portons des jugements de grammairiens ou de spectateurs à la boxe. Nous rêvons de Paris comme d'une grande bourse où s'échangent les idées, les jugements ; où les positions et les partis se *prennent* ; où les idées et les opinions ont des visages, des voix. Nous ne choisirions plus entre des typographies, entre des styles, mais entre ce petit roux et ce long gris, entre ce gros et ce mince, ce rouge et ce pâle. Au moins nos amis auraient-ils de bonnes gueules.

Et tout cela : les idées, les rues, les bars, les personnes, les jeux, je m'en fais, je sais bien, une idée irréaliste et floue. C'est le « bougé » du rêve. Mais tout ne vaut-il pas mieux que Tours, que la perspective prochaine, sournoise, enlisante, d'user trente ans à vendre les-produits-Solitaire-donc-les-produits-sûrs ?

Je ne suis pas capable moi-même de discerner bien clairement les raisons qui m'ont déterminé à vous écrire aujourd'hui. Voilà deux ans j'étais amoureux ; avant cela j'étais encore un enfant. Quel départ pouvais-je tenter ? À tout moment je pouvais prendre un billet pour une autre destination : Dieu, un mariage précoce, le yoga, la course de demi-fond et l'hébertisme quotidien. À dix-huit ans on trouve des convoyeurs pour tous ces voyages.

Mais voici un juillet plus immobile, plus impitoyable que les autres. La Loire montre au ciel ses bancs de sable pâle comme un poisson mort son ventre. Les jolies jeunes filles des tennis sont parties pour La Baule ou Arcachon. On attend. Quel miracle ? Vous êtes depuis si longtemps au bout de mes colères que je vous retrouve au bout de cette fatigue emportée, malhabile, à laquelle je n'attends de vous qu'une réponse, un oui, un non. Oui à quoi ? Non à quoi ? Peut-être, maintenant, le savez-vous.

X.X.X.

P.S. – Rastignac ? N'écrivez pas le mot. Je ne suis pas Rastignac. Je ne connais aucun Rastignac. « La jeunesse est l'âge où l'on passe à côté de tout. » C'est vous qui avez écrit cela. Je n'ai pas envie de porter cette jeunesse en écharpe comme une fracture intéressante. Mais enfin, c'est ainsi : je suis d'un âge et d'un pays où l'on répond aux grandes questions

par les petites réponses, aux grandes soifs, aux appétits insatiables par des amuse-gueule. Je mets de l'honneur dans mon impatience et vous allez y répondre par le mince cynisme, la raison efflanquée. Je le prévois, je le sais. Peut-être même, secrètement, l'espéré-je ? Chez un garçon de vingt ans qui choisit la littérature, on trouve toujours une petite région de bassesse, une blessure prête à s'envenimer. Je sais cela, vous le savez également. Je vous lis, je vous écris et vous allez me répondre : nous sommes à mettre dans le même sac.

*

OceanofPDF.com

Réponse d'un écrivain
au jeune homme qui l'admire

OceanofPDF.com

Paris, le 15 juillet 1956.

Eh bien, cher Monsieur, soyez rassuré. Si Tours n'est pas une mauvaise ville, votre lettre n'est pas une mauvaise lettre. Vous avez l'écriture vive. Cette vivacité rend votre propos sympathique et votre souhait réalisable. Prenez l'express de 20 h 03 et renoncez seulement à sonner à ma porte sans m'avoir téléphoné auparavant. Au reste, ne me rendez pas visite. Je ne puis rien pour vous. Les quelques services que je suis capable de vous rendre vous les trouverez ici sous forme de conseils. Je crois répondre à la plupart de vos questions, et y répondre bien, c'est-à-dire pas exactement comme vous l'espérez. Un seul défaut, je le prévois, à cette réponse : elle sera un peu longue...

Un mot encore : votre post-scriptum m'agace. Vous jouez maladroitement sur plusieurs tableaux. Si la jeunesse est sotte, soyez sot. Si elle est cynique, soyez cynique. Mais n'expliquez pas votre fièvre à la fois par de bonnes et de moins bonnes raisons. Vous trouverez ici de quoi désaltérer l'ambition ; je crains que vous n'y cherchiez pas de quoi nourrir une œuvre. Quoi qu'on dise à un garçon de votre âge il pourra s'il doit pourrir, il vivra honorablement si l'honneur, en lui, a la peau dure. Au reste, l'œuvre, vous la nourrirez vous-même, à tout prix, si l'affaire est importante. Si elle ne l'est pas, je m'appête à perdre un peu de temps et de papier.

*

Une jungle ? Si vous voulez ; mais où les animaux les plus innocents sont capables de préserver une longue vie ; où la ruse et le cynisme ont moins de pouvoir que l'humour et la raison. Paris et la littérature sont la ville et le royaume des vieillards ; si vous voyez des jeunes gens y briller, ne vous faites point d'illusions, c'est qu'ils ont la sagesse et l'économie du grand âge. C'est même à ces vertus, vous le verrez, qu'on reconnaît les fauves – les doux fauves – de cette jungle-là.

D'abord, fixons bien les choses. Vous allez monter à Paris pour y suivre de près la vie publique de vos livres. Mais une vie secrète doit précéder cette vie publique ; secrète, tâtonnante, laborieuse : c'est ainsi qu'on écrit, pas autrement. Ne confondez donc pas les livres avec le bruit qui entoure parfois leur succès, encore moins avec le bruit que font les autres, ceux des confrères, et qui vous permettrait d'oublier le silence où les vôtres, sitôt nés, sont tombés. Nous ne perdrons donc pas de vue qu'au départ et à l'arrivée de ce voyage à Paris, il y a le roman, l'essai, le pamphlet que vous méditez, et qu'eux seuls comptent, et qu'eux seuls vous conféreront le droit, dans cette comédie où vous brûlez de paraître, de tenir les vrais rôles au lieu de faire de la figuration.

« Jungle », « comédie » : vous voyez que mes comparaisons ne sont pas neuves. J'en risque une dernière, plus usée encore : *un jeu*. Pour y gagner les voies ne sont pas nombreuses. La chance, n'y croyez guère. Elle n'apparaît que dans le vocabulaire des malchanceux, et pour solder leurs comptes obscurs avec l'envie. Les atouts ? Posons comme hypothèse que vous en possédez : ce joli style, votre âge, et, je l'espère, une certaine distance à l'endroit de vos ambitions. Reste la règle de ce jeu. Vous constaterez que ses tricheurs accumulent vite un capital médiocre que le sort les condamne à dilapider aussi vite. Les bons joueurs, par contre, redécouvrent au cours de cette partie prestigieuse les qualités qui font les notaires sages, les médecins achalandés, les bourgeois prospères : la sagacité, la patience, le goût de l'hygiène et du travail. Ne fronchez pas les sourcils ; au nombre des atouts je compte le talent ; il est plus rare que les vertus ménagères.

*

Ce théâtre a ses grands rôles. Ce sont – il n'est pas si absurde de le rappeler – des écrivains.

Deux catégories parmi eux, que nous pourrions nommer, pour sacrifier cette fois à la terminologie sportive, les Pros et les Amateurs.

Les « Pros »

Puisque vous avez de bonnes lectures, vous savez déjà vers quelle catégorie vous inclinent votre goût et vos ambitions. L'autre catégorie, celle des Professionnels, vaut pourtant qu'on la considère. Elle vous instruira sur le danger que l'on court à vouloir traiter la littérature avec un cynisme à deux sous. Les Pros comptent en proportions à peu près égales les Fonctionnaires des lettres et leurs Cuisiniers.

Fonctionnaires

Le Fonctionnaire considère la littérature comme un ministère d'accès difficile mais d'administration libérale. Entre ses diverses directions, il ne choisit pas ; la nécessité et ses patrons se chargent de choisir pour lui. La direction des prix est la plus brillante, mais on n'y accède qu'assez tard. Elle assure des positions paradoxales. On y rencontre des personnages fantomatiques : ils ne sont pas du monde, ils n'ont pas ces tics, ces ridicules de langage et de vêtement, ces manies qui ravissent l'échotier ; leur femme est en général une haridelle sur la cinquantaine dont les lectures et le maquillage outré puent 1930 ; ils ont peu ou pas écrit ; en tout cas des livres oubliés ; ou bien ils ont tenu d'obscur rubriques, naguère. Que sont-ils ? Ils sont une *voix*. Les plus habiles parviennent à enfler cette importance en accréditant la fable qu'ils sont une *voix prépondérante*. On ne sait au juste ce que cela signifie. On imagine les jurys littéraires comme des chaînes de montagnes à huit, dix ou douze sommets ; les points culminants ont droit à des égards particuliers ; le comble du bluff est atteint lorsque court un slogan de ce genre : « Untel fait le Renaudot », ou encore « La duchesse B. a le Femina dans sa poche ». Ces légendes désignent leur bénéficiaire à l'inventive audace de l'adversaire aussi sûrement que le panache blanc des rois sur les champs de bataille. L'adversaire, il est multiple, et, pour un temps (d'octobre à décembre), il forme d'étroites alliances passionnées.

Ces alliances se concluent, un jour d'automne, dans le bureau de l'éditeur. Celui-ci est entré dès septembre dans sa fièvre de fin d'année. Il ne touche plus un roman de deux cent vingt pages couronne sans le sentir sous ses doigts se multiplier par le coefficient-Prix, qui varie, selon les espoirs et la chance, de cinquante à deux cent mille. L'éditeur croit, dès le 15 septembre, à la qualité *réelle* des romans qu'il publie. On pourrait penser que cette partie, il va la jouer avec son cynisme coutumier. On pourrait supposer qu'en automne comme aux autres saisons il considère les romans comme des marchandises équivoques, vaines, d'un commerce incertain, et les romanciers comme d'irréductibles adversaires. Il n'en est rien. L'éditeur fait alors un sincère effort pour connaître l'anecdote de chacun des romans qu'il publie. Il apprend par cœur le texte de bande, une ou deux formules du « prière d'insérer » et, inlassablement, les répète, les murmure, les glisse à des voisines de dîner, à des journalistes, aux inconnus qu'il prend pour confidents, avec ce ton d'exténuation, de passion contenue et d'humilité de l'homme qui s'est fixé un seul but et renonce pour deux mois à passer une soirée solitaire. Il réunit donc ses collaborateurs, listes en main, et entreprend de leur insuffler un peu de sa passion. Ces listes, précisément, ce sont celles des Fonctionnaires de la direction des prix. Il y retrouve, avec le souvenir des accès de fièvre de l'autre année, des noms presque inconnus, des adresses excentriques. On élabore une politique. Déjeuners avec les Fonctionnaires qui se flattent d'un bon palais ; dîners avec ceux qui se piquent de mondanité ; chocolats pour les dames ; brèves visites dominicales aux campagnards, aux isolés. On assigne à chaque collaborateur de la maison sa mission comme des objectifs aux chefs de corps dans une bataille. Ces attributions sont assorties de conseils : ne pas ennuyer le Fonctionnaire, ne pas lui parler de littérature en général ni de romans en particulier. Ne pas brûler les étapes. S'assurer, d'abord, qu'il a *lu* le livre et, s'il ne l'a pas lu, tout faire pour le lui glisser sous l'œil. Tâter ensuite le terrain. Semble-t-il aimer ? On le pousse, on lui suggère une relecture, un mot à ses amis fonctionnaires, on lui fournit insidieusement quelque une des fameuses formules en espérant qu'elle se fixera dans sa mémoire, se métamorphosera en une espèce de jugement, qui, émis au bon moment, pèsera sur les balances douteuses de la chance.

Semble-t-il ne pas aimer ? L'éditeur lâche immédiatement son favori, oublie les mots préparés – talent, progrès, vrai roman, mérite, etc. –, guette avec une servilité maladive l'oracle incertain du Fonctionnaire, prêt à lui

donner forme, consistance, crédit, et à jouer avec la même sincérité bouleversante l'outsider dont le nom même avait déserté sa pensée.

Et le Fonctionnaire ? Il est entré, lui, dès son retour de vacances, dans l'euphorie de sa gloire annuelle. Le téléphone sonne-t-il ? Sa voix est accablée : « Oui, deux cents, deux cents au bas mot, ils ont osé en publier deux cents... » Le chroniqueur vient prendre une interview, le photographe un cliché. Deux attitudes possibles devant l'objectif : ou bien assis à la table, à demi enseveli sous les volumes, ou bien debout à côté d'une pile branlante qui fait bien son mètre cinquante. Et toujours le même sourire navré, indulgent, matois. C'est un capital à ne pas brûler sottement. Il faut tenir deux bons mois. Le Fonctionnaire prudent, à cette époque irénique, peut équilibrer son budget annuel. D'abord en pratiquant une économie qui, pour une fois, ne paraît pas sordide. Il peut réduire ses dépenses ménagères à rien. S'il sait être réticent dans la louange, point définitif dans le refus, s'il sait laisser toujours une porte ouverte à l'espoir et une au pessimisme, il est assuré que les invitations se multiplieront, et que ce pouvoir dont il dispose, à la condition de ne pas le fixer trop tôt, à la condition de ne pas paraître fermé à toute sollicitation qui ne naîtrait point du seul amour des lettres, ce pouvoir peut le nourrir, et peut-être son épouse avec lui, de septembre au 10 décembre. À plus longue échéance, c'est l'époque où il doit prévoir les neuf mois creux de l'année. A-t-il un ami à pousser, un manuscrit sur la vie amoureuse de Delphine de Custine à publier ? Le moment est bien choisi. Aucun éditeur *politique* ne lui refusera alors l'à-valoir sauveur, la réédition inépuisable que sa patience espère, la campagne de publicité injustifiée que sa vanité convoite. Du 1^{er} octobre au 1^{er} novembre il peut obtenir beaucoup ; davantage encore courant novembre ; n'importe quoi dans la première semaine de décembre.

Ces avantages en nature peuvent avoir de l'attrait pour des êtres faibles, que la littérature a attirés sans les nourrir et désignés à l'attention des spécialistes sans leur octroyer cependant cette notoriété éclatante, dorée, satisfaite, qu'ils sont par une cruauté du sort en mesure de dispenser aujourd'hui – pour un temps – à des jeunes gens qu'ils détestent secrètement.

Vous apprendrez bien entendu à distinguer entre les cas particuliers. À mesurer la distance entre une dame du Femina dans la force de sa soixantaine avec du monde, un salon, des amitiés derrière elle, et l'obscur membre du jury Renaudot ou Interallié. Ce dernier ne vaut que ce que vaut

sa voix, qui souvent, isolée, ne pèse pas lourd dans une décision mûrie au fond de têtes plus solides et mieux organisées que la sienne. Les académiciens Goncourt, eux, ont presque tous en commun d'être des écrivains, et plusieurs doivent à leur œuvre une notoriété qui les a fait désirer, appeler, élire à l'académie. Les sarcasmes leur conviendraient mal. Carco, Billy : ce sont des gens qui attendent qu'on ait de leurs activités littéraires un souvenir aussi sûr et rassuré que le leur. Tous ces cas sont différents. On situerait Carco parmi les écrivains à recettes ; la sienne – la littérature en casquette – a perdu de son goût mais les Français n'ont pas la mémoire courte. Mac Orlan est l'homme d'un voyage (à Londres, un week-end, vers 1910) ; Billy l'homme d'une chronique (au *Figaro*, chaque semaine), etc. Ce manège, où vivent vieux les chevaux de reprise, attire parfois les pur-sang : Colette, Giono. On attend d'eux, avec espoir, un mot à la Clemenceau (« Je vote pour le plus bête... ») ; ils n'ont pas toujours déçu cet espoir. Mais il va sans dire que le fonctionnariat ne mord pas sur ces personnages-là. Il y a en eux du monstre, c'est-à-dire de l'Amateur. Je vous dirai plus tard un mot du prix des Critiques ; il réunit des gens condamnés à parler boutique une fois l'an ; ils se détestent et aucune de leurs délibérations ne se termine plus sans porte claquée. Ces colères sacrent deux fois sur trois un bon écrivain. Telles sont les vertus de la conscience professionnelle. Dix autres jurys réunissent des « personnalités » interchangeables ; ce sont les champs clos du copinage et de la courtoisie. Prix des Neuf, des Quatre Jurys, Sainte-Beuve, des Ambassadeurs, des Deux Magots, prix Cazes, etc. Si vous ne pouvez éviter l'attribution de l'un de ces brevets de patience, choisissez celui dont l'allure bon enfant autorise un air d'amusement un peu condescendant. (Les Deux Magots ou le Cazes sont sympathiques. Évitez les Quatre Jurys, incertain et voyageur, et les Neuf, qui semble toujours avoir été octroyé au bar du Normandy, entre deux dry.)

Ce qui peut *succéder* à l'attribution d'un prix littéraire, je ne vous en parlerai pas. Là, quoi qu'on vous conseille, votre nature reprendra le dessus. Un écrivain végète-t-il, échoue-t-il ? Son comportement ne vous apprend rien. Les façons de rater ne sont jamais significatives. Au contraire le succès ne pardonne pas. Il trahit les amertumes rentrées, les envies, le manque de sérieux et de qualité. On a vu des lauréats, professeurs, abandonner leurs classes ; modestes, prendre des maîtresses spectaculaires ; piétons, acheter des automobiles. Le jour est ensuite venu où sans place et

sans le sou, trompés, accidentés, ils ont dû revenir aux habitudes d'autrefois : les craies qui grincent, l'œil battu d'octobre, l'épouse, l'autobus.

Au lieu de cela les vrais ambitieux se terrent, s'incrument, font violence à l'ardeur moqueuse et combative qui les a saisis et parviennent à considérer la chance, l'argent, le bruit comme des superflus. La rédaction des « prière d'insérer » n'a jamais amusé Jean Dutourd, soyez-en sûr, et peut-être les collégiens de Coulommiers ne sont-ils pas la meilleure pâture romanesque d'André Dhôtel ? Ça ne fait rien. L'important, c'est de tenir. Le plus urgent, c'est de rester médiocre, modeste, au moment où le brillant et la vanité vous sont donnés par surcroît. Cette modestie est l'élégance la plus remarquable du lauréat, parce qu'elle est difficile.

Soyez tranquille. Vous n'en êtes pas là.

101, bd Raspail

Le Fonctionnaire peut s'enkyster dans d'autres services du ministère des Lettres. À la direction de la culture exportée (Alliance française) il trouvera de petits postes et de petits profits. Un romancier jovial y règne. Il distribue les voyages gratuits sous prétexte de conférences. Le conférencier-de-l'Alliance-française est une sorte de Fonctionnaire contractuel. Bien en cour, il pourra emmener avec lui son épouse. Sinon il lui faudra payer le billet conjugal, imposer sa femme en surnombre aux dîners, subir dix petites humiliations dont souffrent ces ambassades itinérantes. Il aura droit, en compensation, à la déférence appliquée du consul de France à Reykjavík ou du correspondant de l'Alliance à Birmingham. Enraciné lui-même boulevard Raspail, il saura évidemment mériter des voyages plus prestigieux. Un habile homme, à l'Alliance française, boucle son tour du monde en trois ans. Il y gagne des « perspectives ». Exotisme, économie comparée, archéologie ; ces disciplines paralittéraires n'ont plus de secret pour lui ; il pourra les pratiquer en revue, en magazine, en recueil d'articles, etc. La tournée de conférences a pour l'écrivain les mêmes vertus que le « billet circulaire » pour le touriste aux moyens médiocres ; elle bride et nourrit à la fois l'imagination. Elle convient parfaitement au littérateur français, qui est chauvin, xénophobe et moqueur. Il tirera de ses impairs et de ses déceptions des anecdotes piquantes, galantes parfois, un rien de

supériorité, un air de causeur de salon. C'est démodé, mais ça peut plaire. L'aigreur y tourne à l'humour.

Bien sûr, il ne s'agit pas pour vous de briguer un de ces postes sans longue patience, sans avoir fait votre cour. Nous sommes encore à l'étage des maîtres. Parmi eux vous trouverez un protecteur, peut-être un ami, une figure à laquelle conformer les vœux que vous formulez pour votre propre figure. Rien de plus.

Hôtel de Massa

Les lettres ont leur syndicalisme. Il a pour caractères essentiels son inefficacité, son abstraction, et de défendre par priorité les droits des écrivains outragés, oubliés, maltraités, c'est-à-dire des mauvais écrivains. La Société des gens de lettres ressemble à l'annuaire des téléphones, tome des professions, à la page *Hommes de lettres*. Vous trouvez là messieurs Almira de Saint Clet, Bertrand de La Grassière, Lange-Lassiaz, Raffalovich, personnages honorables à qui ce n'est pas faire injure que de constater que leur œuvre n'est pas présente à toutes les mémoires. Comme les syndicats américains, le syndicat littéraire de l'hôtel de Massa présente un certain lustre et offre des places. Il n'en est qu'une qu'on puisse briguer sans ridicule, celle de président. De deux choses l'une : ou bien la présidence est tenue par une personnalité paralittéraire – un homme ou une femme *qui n'écrit pas* – et alors tout se passe bien ; ou bien l'on voit un écrivain accéder à ce poste, et la situation devient équivoque. Équivoque pour les syndiqués (ces personnages mythiques qui n'entretiennent que des rapports de nostalgique espoir avec la littérature, et que la présence à leur tête d'un *vrai* littéraire surprend et déroute) ; équivoque aussi pour le président, espèce de général d'une armée de civils, voué brusquement aux abstractions solennelles de la fonction publique : inaugurations, représentations au ministre intéressé, voyages officiels, importance. Il pourrait arriver cependant que cette sinécure catastrophique sauvât son homme. Imaginons un historien à l'abondance grise, voué après vingt-cinq ans d'obscurité à quelque grand prix municipal, ou bien un romancier d'une inusable ténacité que rien dans son commerce ni dans son talent ne destinerait aux premières places. Élus, voire réélus à la présidence, ces hommes-là assureraient ou redresseraient une situation parisienne modeste

ou compromise, renouvelleraient des contrats exsangues, gagneraient une seconde jeunesse et glisseraient vers une élection académique que nul n'eût imaginée naguère mais que l'on ne contesterait plus guère après leur passage à l'hôtel de Massa. (Il faudrait, d'où nous sommes, glisser à la Grande Administration du quai Conti ; un volume n'y suffirait pas. Elle n'est pas *redevenue*, elle n'a jamais cessé d'être un assez haut lieu de la société française, sur lequel l'esprit ne souffle pas toujours, mais qui conserve intactes ses réserves de vaillance, d'efficacité et de drôlerie. Espérez, respectez, désirez l'Académie, il n'y a aucune honte à cela.)

Les Écrivains Combattants, les Écrivains de la Mer, ceux de l'Air, etc., se sont généralement constitués en associations ; ils organisent des « journées », des ventes. Ces fonctions-là n'honorent point. Ne les briguez pas et détournez-vous de leurs titulaires, ce sont des personnages sans avenir ni passé.

Vous avez compris quels étaient les avantages du fonctionnariat. Il fixe, pour un moment ou définitivement, ces aventures mouvantes que sont les carrières littéraires. À ces hauts, à ces bas, d'où l'écrivain tire gloire et fatigue, il substitue une relative sécurité, une relative – si l'on ose dire – inamovibilité. Il installe en tout cas les carrières à un certain niveau, auquel la courtoisie exige ensuite qu'on les maintienne. Enfin, il introduit, dans des biographies incertaines, la notion d'*avancement*. À l'ancienneté, à la discrétion, à la complaisance, etc. C'est une délicieuse humiliation de cette sorte que vont chercher, dans les étroits bureaux des Éditions Gallimard par exemple, des écrivains que tout semble pousser aux échappées de plein air, aux pêches de pleine eau, et non vouer à l'administration quotidienne de l'aventure littéraire. Entre Racine historiographe du roi et Camus ou Queneau membre d'une équipe d'édition, il n'y a pas de différence notable. Les uns et les autres sont les pensionnés d'une monarchie. Celle de Gaston, premier du nom, est seulement plus libérale et tolère les infidélités, pétitions de principes, opinions subversives, etc., qui, en rassurant le prince quant à son intelligence des choses, le confirment aussi dans son autorité.

Cuisiniers

Appelons ici Cuisiniers, sans intention péjorative, les administrateurs d'une recette. La recette peut concerner le contenu, la manière, ou le style

même du personnage. Mais attention : du vrai style au faux, du massif au plaqué le passage est parfois insensible. Sous les tics du monstre – l’aveu chez Jouhandeau, l’histoire trop belle pour être vraie chez Cendrars, le jardin-de-la-Frette chez Chardonne – il y a souvent le talent, la cruauté, le délire énigmatique de l’œuvre. Parfois encore l’écrivain est passé d’une catégorie à l’autre ; entré en littérature escorté de la brûlante réputation d’un beau roman, un Peyrefitte s’est ensuite adonné à l’exploitation d’un système. Passé maître dans l’art de dresser et d’utiliser des fiches, il n’est pas impossible qu’il nous donne un jour le roman de la préfecture de police, ou celui des loges maçonniques. Deux cent mille lecteurs fidèles l’attendent à ces rendez-vous et se moquent de son talent. De même il n’était pas interdit d’espérer, voilà cinq ans, que Michel de Saint-Pierre deviendrait un romancier plaisant. Il aimait raconter. Prisonnier aujourd’hui d’un succès et d’une formule, il se contentera vraisemblablement de cuisiner, à raison de deux cent quarante pages tous les trois ans, des plats sucrés où déposer, comme garnitures, des opinions sur la société, la littérature ou la vie spirituelle. Nous lirons bientôt, de cet écrivain qui ricane sur Proust, Éluard et Breton, un roman intitulé *Les Écrivains*, dans lequel les notables de province apprendront ce qu’il faut penser de ce cirque dont Saint-Pierre prend les fauves pour des clowns, et dont il se voudrait le monsieur Loyal mâtiné d’abbé Bethléem.

Cuisiniers donc, les Castillou ; habiles Cuisiniers les Cesbron ; modestes Cuisiniers les Stil et les Kedros. On passe du Grand-Véfour au troquet de la mère Amour, de Dupont-tout-est-bon au débit de vins des Bons Sentiments, mais ici et là règnent le même mépris du risque, la même satisfaction, le même appétit hâtif de se faire reconnaître et accepter.

Parfois la cuisine est plus raffinée, ou presque inconsciente. On se choisit un pays d’élection, un ton pour répéter éternellement le même refrain : on peut même se faire, de la rareté et de l’insuccès, des prestiges ; on devient le Fargue-de-Paris, le Pourrat-d’Auvergne, le Calet-de-Montrouge, le Dhôtel-aux-2000-lecteurs. Ce sont là d’innocentes, parfois de fructueuses façons de faire. Des styles ? Pas tout à fait, mais l’art d’imposer de paresseuses habitudes de la plume ou de la conversation. Choisissez une spécialité, un métier, une province, un mort, une époque. Associez-leur votre nom. Qu’un secrétaire de rédaction, le moment venu, n’ait d’autre réflexe que celui de vous téléphoner. Soyez le Mondor d’un autre Mallarmé, le Roy d’une autre aviation, le Giono d’une autre Provence. Ou, plus modestement, devenez

l'homme indispensable sur Le Quercy, sur La Boétie ou la meilleure amie de Katherine Mansfield. Possédez une collection de photos, des lettres inédites. Chassez le zèbre, pêchez l'esturgeon. Vous aurez une fois l'an votre chance au *Figaro littéraire* ou à la *Revue de Paris*. Remarquez, par exemple, que si Ronsard a son Cohen, Stendhal son Martineau, Bernanos son Béguin, Gide et Proust d'innombrables paysans qui les labourent et les exploitent comme ils feraient d'un bon champ, Rimbaud, pour ne citer que lui, Rimbaud n'a plus personne. Eh bien, cultivez Rimbaud, ou Laforgue, ou l'abbé Delille. Vous jouerez votre carrière aux centenaires.

Si cette bataille de l'entrée au *Figaro littéraire* vous obsède, je vous livre ici un point de tactique qui pourra vous servir. Relisez Molière, et, sur Molière, quelques auteurs ; joignez-y les textes que M. Pierre Brisson lui consacra autrefois, et, ceux-là, lisez-les attentivement. Rédigez un essai d'une vingtaine de pages, d'une audace raisonnable, au cours duquel et comme si cela allait de soi, s'imposait par la force de l'évidence critique, vous citerez deux fois Pierre Brisson. Envoyez le tout rond-point des Champs-Élysées. On ne publiera pas votre pensum, mais vous serez reçu, écouté, reconnu pour cultivé et d'un jugement sain. On vous aidera.

Vous pouvez aussi, dans votre espoir de forcer d'autres portes – celle de la *NRF*, par exemple, ou des *Lettres nouvelles* –, inventer un élégiaque révolutionnaire, ami et inspirateur secret de Chénier, et le commenter minutieusement. Envoyez cela à Paulhan (qui s'amusera bien) ou à Nadeau (qui croira que c'est vrai). Mais ne vous étonnez pas si ces enfantillages ont tout de même moins d'effet sur les imbéciles qu'un bon texte n'en a sur les gens de goût. Ces injustices sont dans la nature des choses.

*

Professeurs

J'ai hésité, dans mon classement, sur la place à attribuer aux Professeurs. Sont-ils des Professionnels ? La régularité de leur vie, l'économie générale de leur création (avec ses trois moments fastes qui correspondent aux vacances scolaires), inclineraient à le croire. Mais les Professeurs, rétribués par l'État qu'ils servent, gagnent à cet esclavage une liberté qui les

rangerait, d'une certaine façon, parmi les Amateurs. Rien en eux de l'aristocratique et volontiers belliqueuse allure des grands Amateurs ; mais l'obstination qu'ils mettent à professer des opinions violentes, leur souci de se ranger toujours avec les dynamiteurs, cette fièvre, cette rigueur d'indépendance qui les saisissent dès que leurs heures de cours sont terminées, leur valent à coup sûr une place et une considération particulières.

Le Professeur présente des caractères constants. Il a trente-cinq ans, un passé dans la Résistance, le parler franc et familier, une mise négligée parfois gâtée par un malheureux effort d'élégance, une vie sexuelle sans histoires ; il ne pratique aucun sport, fume la gitane bleue, connaît plus de monde qu'on ne croit et déplore d'être exilé par la vindicte d'un inspecteur général maréchaliste au lycée de Pontoise ou au collège de Meaux, où les classes de 4^e et de 1^{re} lui sont confiées. Ses élèves l'aiment. Les meilleurs d'entre eux se sont procuré son roman (publié par Gallimard en 1949), son essai sur *Les Mythes en esthétique* (Éditions de Minuit, 1951) et suivent ses notes (signées) dans *Critique* et les *Cahiers de sociologie*, et ses notes (anonymes) de *L'Express*. Il prépare une pièce-qui-déroutera-le-public. Mais ce public – celui du Théâtre de Poche – sera peu nombreux. Il aura une presse excellente ou réservée, selon que ses amis se sentiront plus ou moins menacés par son échec dans leurs propres projets (des pièces-qui-dérouteront-le-public...). Il sera violemment attaqué dans une ou deux feuilles – par des « salauds ». Il prépare également un roman (« Non, pas exactement un roman ; plutôt une espèce d'essai dialogué », etc.), sa thèse, une *Sociologie du silence* et un *Essai d'interprétation des interrogatoires de Zinoviev*. Le temps du Professeur est partagé entre ses cours, ses déplacements en chemin de fer, la lecture de la presse, les réunions de comités, le cinéma intelligent et les conversations de bistrot. Le Professeur appartient au bureau de plusieurs comités. Il y a des comités de *vigilance*, d'autres de *défense*, d'autres de *réhabilitation*. Tard le soir, dans l'épaisse fumée du tabac noir, des résolutions sont votées, dont les textes, ronéotypés, serviront à recueillir des signatures. Le Professeur signe, en moyenne, une pétition ou résolution par semaine. En tête des listes de signataires se trouve généralement M. Paul Rivet, qui a remplacé là M. Langevin. La défection récente de M. Rivet laisse une succession ouverte, pour laquelle Mmes Marguerite Duras et Colette Audry, MM. Domenach, Bayet ou Morin (un jeune) paraissent les mieux placés.

L'influence et le pouvoir des Professeurs, s'ils étaient proportionnels à ceux de leur œuvre imprimée, seraient restreints. Mais ils tiennent à Paris une position importante, dont le rôle exact apparaîtra lorsqu'on fera l'histoire des idées de notre après-guerre. Il s'agit du CNRS. Le Centre national de la recherche scientifique, à la fois mécène administratif, écurie, foire aux idées, crédit pour l'encouragement de l'édition difficile, râtelier, île de félicité et alibi, est une des créations spontanées les plus cocasses des années cinquante. Le CNRS pensionne un certain nombre d'universitaires, à charge pour ceux-ci de mener à bien quelque spéculation, thèse ou enquête. Le CNRS, c'est l'Italie de la Renaissance. De cruels tyranneaux y règnent, qui s'appellent Friedmann, Souriau ou Gurvitch. Des courtisans commentent, interprètent, satisfont leurs moindres caprices. Ce ne sont, parmi ces agrégés de l'Université, que zélés secrétaires ; parmi ces seigneurs du stylo, que rewriters soumis. La faveur des princes a une sanction : le renouvellement de la bourse. Vit-on, à Versailles, marquis plus empressé que ces intellectuels sceptiques, lorsqu'il s'agissait d'obtenir un brevet de lieutenant ou mille écus sur la cassette privée ?

Si vous avez un diplôme, n'hésitez pas. Une simple licence ouvre droit aux privilèges. Des amitiés, le style, deux ans de patience et vous obtiendrez gain de cause. On peut mener dix ans, aux dépens du CNRS, une vie oisive et bavarde, à peu près exclusivement consacrée à l'invention littéraire. Pareille institution n'existe nulle part ailleurs ; elle nous fait honneur. Ajoutons, pour la justice, que des œuvres précieuses sont menées à bien grâce à cette vache à lait complaisante, à qui ses bouviers littéraires et révolutionnaires font une escorte amusante.

Ne commettez pas certains impairs. Malgré toutes les apparences et malgré son ancienne classe du Havre, Sartre n'est pas un Professeur. Un certain excès du style et la responsabilité de ce style donnent de la distance, isolent le modèle des imitateurs, le maître des disciples. Il va également sans dire qu'une analyse des horaires, chez Sartre, mènerait à cette conclusion qu'avec moins d'heures consacrées à la moleskine et davantage au travail on échafaude une œuvre. Laquelle ? C'est une autre histoire. Mais ce n'est jamais un mauvais signe, pour un écrivain, que de susciter la passion des jeunes gens et des amitiés fidèles.

Universitaire ne veut pas dire forcément Professeur. Thibaudet – ce jardinier –, Alain – ce sceptique – ne durèrent pas grand-chose à leur chaire, ni à leurs élèves, ni à ce style de vie qui fait des Professeurs les Pieds

Nickelés de la pensée libérale, mais tout à leur commerce avec les idées et les œuvres. Ne confondons pas. Les temps de ces francs-tireurs de l'Université, d'ailleurs, sont comptés ou révolus.

Vous aurez à vous trouver un maître, et vous le choisirez parmi les Amateurs.

OceanofPDF.com

Les Amateurs

L'Amateur est le prince de cette république des camarades. Comme les princes il a perdu ses honneurs et privilèges officiels, ses palais sont devenus des colonies de vacances, son style est anachronique (mais il reste *le style*). La fascination qu'il exerce sur la roture littéraire confine à l'envie d'un côté, à la rigolade de l'autre. Mais à l'intérieur de ces limites l'Amateur règne sans conteste. La littérature pour lui est jeu, sport, caprice, ascèse. Une espèce de *non* qu'il dit à la Terre entière et de *oui* impitoyable et complaisant qu'il se murmure à lui-même. Il entre en littérature comme les derniers excentriques anglais entrent dans la vie continentale et la résolution de passer leur temps : appuyés sur un hobby et sur le sens de l'humour. Ils considèrent, ces désinvoltés, la littérature comme une tauromachie ou comme une grammaire, c'est-à-dire toujours comme un exercice comportant une certaine dose de *gratuité* et de *risque*. Au lieu du bon feu, du mirus ministériel, au lieu de la douillette chaleur que ses amis assurent au Professionnel, l'Amateur vit dans le brillant – qui est glacé –, sous mille regards impitoyables et dans l'amitié de gens pour qui mourir élégamment est une règle qui veut qu'on laisse crever autrui s'il ne saigne pas trop. Observez Cocteau, cet œil d'oiseau traqué ; Montherlant, ces fuites ; Chardonne, cette fiévreuse attention à ce qui se porte. Ces gens-là vivent dans la pire anarchie, celle du succès ; elle est peuplée de loups et semée de pièges. La santé peut sauver l'Amateur. Un Amateur sportif, ou généreux, est presque assuré de survivre sans grand mal. Morand, et ses soixante-dix ans si souples, si rieurs ; Vailland, et sa solitude jurassienne ; Roy-le-Roux, et sa gentillesse. Autant d'assurances prises contre la mort, la sottise, la méchanceté.

Ce n'est point pour le plaisir du paradoxe que je rassemble ici des écrivains qu'une maîtresse de maison aurait, sinon du mal, au moins du mérite à inviter ensemble. C'est qu'ils appartiennent sans conteste à la même famille, qui est une famille française. Eux-mêmes, se rencontrant, reconnaissent cet air de cousinage sur leurs visages et dans leurs allures. Adversaires, ils ne se giflent point. Ils se tâtent, se mesurent, heureux de

reconnaître, dans cet adversaire fraternel, un animal de leur sang. Le vrai conflit, dans les lettres d'aujourd'hui, il est entre les Bouvard, les Pécuchet, les Bovary, les Tartarin d'une part et les Sorel, les Gilles de l'autre. Boutiquiers, gens de comptoir et d'écritoire, piétaille intellectuelle : leur confort et leur victoire sont exclusifs de la présence des seigneurs. Entre eux, le dégoût, la jalousie. Cette distinction pénètre même la forteresse des opinions. Prince, Drieu ; manant, Rebatet ; marquis, Vailland ; paysan, Gamarra ; hussard, Frank ; artilleur, Stéphane ; ainsi, du fascisme au PC et au radicalisme, la distinction se retrouve. C'est bien une distinction *de classe*. Mais au sens où les sportifs l'entendent ; c'est-à-dire que les champions sont d'une autre classe que les petits gars du peloton. Et lorsque Roger Vailland, à M. Émile Henriot qui le traite voluptueusement d'aristocrate, répond en ricanant que c'est bien là une pensée, un mot, un jugement de bourgeois et termine ainsi sa réponse... « Je suis du parti des meilleurs ; je suis un aristocrate... », il est clair qu'il cède au plaisir du trait, car M. Henriot, dans cette affaire, n'avait pas mal senti les choses. Demain, lorsqu'on condamnera Khrouchtchev, ou Duclos, ou Aragon, on verra les Daix, les Wurmser et les Stil du jour répéter inlassablement la dixième métamorphose d'une vérité empestée, mais je parie qu'on retrouvera un Vailland assez seul, fidèle à ses amis et hautainement empêtré dans ses démêlés avec l'honneur¹.

Quoi que vous pensiez, préférez les écrivains avec qui vous aimeriez dîner à ceux qui ont de mauvaises manières. Vous apprendrez que les cravates, les paroles, les gestes de mauvais goût accompagnent *toujours* les sentiments de mauvais goût. Il n'y a pas d'exception à cette règle. La France est le pays du *ton*. Celui de Vallès, celui de Constant, celui de Bernanos – et je choisis à dessein des œuvres irrévocablement étrangères les unes aux autres – sont des tons d'assez grande allure. Après cela Vercors et Joseph Malègue vous apparaîtront pour ce qu'ils sont : des fabricants. Dans le même sac !

Vous vous choisirez donc, parmi les Amateurs, un maître.

La raison et l'intérêt conspirent à lui vouloir du talent, l'usage du monde, de l'influence, et de la voix. L'humour le veut méchant, d'un abord décourageant. L'intérêt seul le désigne parmi les plus âgés, sur les bords déjà de l'oubli, un de ces grands monstres d'hier un peu exilés déjà aux rives de la postérité.

Le rapport idéal à établir avec un maître – ce n’est pas un paradoxe – est un rapport d’échange. Ne comptez pas, pour vous aider, sur la vedette la plus sollicitée, la plus photographiée, ni sur ces personnages quasi légendaires dont Malraux est le type achevé. Ceux-là n’ont besoin que d’eux-mêmes et du bruit de leur gloire. Ils s’émerveillent sans doute de ces concerts flatteurs dont le ton *tient* depuis dix ou vingt ans, mais ils les trouvent naturels. Où serait votre place là-dedans ?

Ne choisissez pas non plus un personnage de troisième plan, un de ces honorables polygraphes dont les intimes seuls mesurent le mérite, qui est réel mais aurait tout à gagner à votre mobilisation et rien à offrir à votre appétit ; un Cassou, un Maulnier. Préférez la solitude à la sollicitude de ces étoiles de moyenne grandeur. D’ailleurs, affamés qu’ils sont d’importance, ils prennent facilement un ton de vanité que vous ne supporteriez pas.

Élisez donc un maître âgé, à la notoriété assoupie. Sur ces cendres chaudes, soufflez d’un bon souffle, ardent, fidèle, attentif. Vous les ranimerez bientôt. La vie littéraire quotidienne est avide de résurrections autant que de naissances. Les justices diverses de la politique fournissent de dix ans en dix ans leur contingent d’exclus, de silencieux, d’oubliés de rigueur. Parmi eux vous trouverez toujours une victime innocente, un talent écrasé. Dénoncez l’injustice civique ou rendez justice au talent littéraire. Une œuvre brillante, mais mineure, se prête mieux que les grandes machines bruyantes et solennellement oubliées à ces repêchages. Les œuvres géantes, que l’on pourrait nommer transatlantiques (elles sont en effet conçues pour voguer sur l’océan de la postérité), connaissent des naufrages considérables, qui engloutissent, dans leurs remous, l’espoir de toute remise à flot. Ainsi couleront Jules Romains, Duhamel ; ainsi coulèrent naguère Bourget et même, mais pour un temps, Barrès-le-dérouté, détourné de son vrai chemin par la sottise des temps. Choisissez donc une œuvre aux accents voilés, aux pointes cruelles mais mouchées. Des exemples ? Prenons-les hypothétiques. S’il était oublié, Jouhandeau serait un bon endormi à éveiller ; ou Fraigneau, ou Marguerite Yourcenar, ou Julien Green. Réveillé d’entre les morts qu’il croyait avoir déjà rejoints (rejoints glorieusement, entouré des douceurs du respect ou des amertumes satisfaisantes de l’injustice, mais enfin, rejoints quand même...), votre maître, rendu peu à peu à la vie turbulente et vaniteuse d’une seconde jeunesse, réhabilité, réinventé, réconforté, restauré dans ses anciens

pouvoirs et même un peu davantage, vous louera, vous poussera, vous aidera de ses conseils avec une science intacte.

Du cynisme ? Ne croyez pas cela. La loi littéraire est une vaste loi du troc ; du romanesque contre de la notoriété, des compliments contre des compliments, des places contre de la vénération. Jouez simplement ce jeu sans flagornerie. Si vous respectez les livres, de fausses louanges vous tordraient la plume. Observez les cabinets ministériels, l'entourage des vieux monstres politiques, des acteurs glorieux. Vous y verrez jouer les mêmes ressorts, se payer de la même monnaie des services comparables. Peut-être sont-ils plus dérisoires et pathétiques en politique et au théâtre, où il s'agit de retenir ou d'évoquer ces fantômes – le pouvoir, les succès d'une nuit –, qu'en littérature, où demeure au moins une œuvre, qui ne ment pas, et à laquelle vous vous référerez les soirs où vous ne serez pas fier de vous.

*

Quelques maîtres exemplaires

Un maître, ne vous y trompez pas, vous enfermera de quelque manière. Vous espérerez toujours équilibrer l'admiration que vous lui portez par d'autres, différentes ; la sympathie dont il vous dorlote par d'autres, presque inconciliables avec la sienne. Rien n'y fera. Vous serez son jeune homme, son complice, et le complice de tous ses tours. Vous serez vite agacé, un peu rancunier, et peut-être même le trahirez-vous. Ne vous en faites pas trop scrupule. Ces revirements sont dans la nature des lettres.

Les maîtres possibles ne sont pas si nombreux. Il s'agit moins de modèles que d'amis entreprenants, affectueux et efficacement *placés*. Un Cocteau, qui a inventé des écrivains, des acteurs, des modes, des façons de se vêtir ou de se meubler, a peut-être aujourd'hui perdu beaucoup de ses pouvoirs. Au reste, il s'agissait moins d'influence que d'une espèce de magie. Et ce n'est pas un vain mot d'écrire qu'il *inventa*. Vous cherchez un appui et pas un prestidigitateur. Un Montherlant, si grand, si large, si encombrant, dispose de fort peu d'influence. Écrivez sur lui dix pages flatteuses, il les fera publier. Votre prose sera le prix d'un inédit du maître. À la page trois de

l'hebdomadaire qui publie des *Notes sur le jansénisme* ou des *Réflexions sur le chant andalou*, vous êtes sûr de trouver un « Voyage avec Montherlant », ou un « Montherlant à Séville », quelques pages de Mme Sabine Bonnet-Duval, extraites d'un essai critique à paraître avant peu. Tous les rédacteurs en chef connaissent la règle de cet innocent marché et y sacrifient à l'occasion.

Trois espèces de protecteurs demeurent vivaces et d'un commerce utile : l'éminence grise, le réactionnaire oublié, le politique.

L'éminence grise a vieilli. Paulhan en est resté depuis vingt ans au moins le type achevé.

Paulhan aide moins qu'il ne supplicie. Votre texte, ce texte rare et bref, ou bien ce pavé de huit cents pages manuscrites, Paulhan l'aimera sans mesure, sans réserve. Il vous le dira par des pneumatiques écrits sur carte rose ou bleue, il vous le fera abrégé s'il est bref, allonger s'il est interminable. Il l'aimera longtemps, voluptueusement. Un jour, peut-être, il changera d'avis. Il cessera d'aimer. Il détestera. Il vous incitera à d'autres recherches, bien différentes. Il regrettera cette page merveilleuse que vous aviez écrite, un soir, voilà trois ans, et que vous avez déchirée, oubliée, que vous doutez même d'avoir jamais écrite. C'était là votre vrai ton ; là qu'éclatait la joie de conter, que coulait le naturel, etc. Ces jeux peuvent durer de longues années. Parfois Paulhan impose sa créature et ne démord plus de son admiration. Parfois aussi son amitié voue ses bénéficiaires à une obscurité perfide et traversée de brèves louanges. Ami, disciple, protégé de Paulhan, vous deviendrez un être fantomatique, inquiet, qui hantera les mercredis de la *NRF*, humble, toujours affamé de confirmation, perdu d'angoisse lorsque la voix interrogative et fluette de votre directeur prendra une nuance de regret ou de doute. Vos trente ans viendront vite, vous en serez encore aux revues intermittentes, aux vipérines admirations de cafés. Vous cultiverez le petit texte, le « récit », le conte gris, la précieuse pâleur de l'ennui. Votre vie personnelle aura beaucoup souffert de ce doux esclavage, de cette paix précaire toujours à la merci d'un mot. On s'étonnera de vos humeurs, de vos aigreurs. Vous serez pauvre, le teint livide, la voix blanche. Vous ne croirez plus qu'en une littérature du murmure. L'ombre un peu dansante, le ton courtois, la réelle affection de Paulhan passeront au fond de votre incrédulité comme un film vieillot,

comme un disque hors d'âge auxquels vous prêterez encore, malgré vous, des yeux fascinés, des oreilles à demi sourdes.

Il existe, je le sais, d'autres Paulhan. Un homme privé, d'abord, l'homme d'une maison et d'un secret. Et celui-là, ses plus acharnés détracteurs, ses plus funestes disciples s'accordent à lui porter respect. Il existe aussi un *ami* Paulhan. Ses amis savent qu'il est sûr. Il existe enfin un critique, dont le goût excelle à reconnaître, sous les balbutiements, une voix, sous les esquisses, un peintre. Celui-là possède les premières toiles connues de Braque, de Marie Laurencin. Mais, remarquerez-vous, voici que nous en sommes à la peinture ? C'est ce que je voulais vous faire dire.

Il m'a toujours semblé reconnaître, chez le vrai Paulhan, un peu de distance et de mépris. J'espère qu'il le réserve, ce mépris, aux jeunes gens ou aux provinciaux qui vont à lui comme à confesse, sont dupes de ses vieux tours et l'écoutent pour de mauvaises paroles, de mauvaises raisons.

Lorsque la littérature commence à recruter parmi les « inadaptés sociaux », à ressembler à la Cour des Miracles, méfiez-vous. Serrez très fort la main de votre santé, qui est une bonne compagne de route.

Ce sont les circonstances qui ont permis la sorte de patronage littéraire la mieux illustrée de Paris depuis quelques années : celui du réactionnaire glissé à l'oubli. La démarche est d'une extrême pureté dans son déroulement. Elle a consisté, elle consistera si vous trouvez encore une victime à rétablir dans ses privilèges, à donner, comme des ballons d'oxygène à un asphyxié, de l'amitié, des commentaires, des échos, des dédicaces, des lettres, à un écrivain injustement négligé. « Injustement » peut s'entendre de deux façons. Soit que l'injustice concerne seulement la qualité rare et méconnue de l'œuvre, soit qu'elle se soit produite, voilà douze ans, devant les tribunaux des hommes ou ceux des consciences inquiètes. Il est au pouvoir des jeunes gens de redécouvrir ces demi-morts, de les ranimer, de leur donner une vie seconde, plus pathétique que l'ancienne, et la notoriété éclatante des résurrections. Il y faut du discernement dans le choix, un mélange de prudence et d'audace, de lenteur et d'emportement dans la louange. Ces récupérations, parce qu'elles se fondent sur un service mutuel, sont fécondes et en quelque sorte *naturelles*. Elles rendent d'ailleurs à un écrivain d'âge un service plus signalé qu'une simple remise en selle. Elles le renouvellent véritablement, le mettent en demeure de mériter le rôle et l'importance qu'on lui attribue par un artifice

où l'amitié et l'intérêt se conjuguent étroitement. Car il serait absurde de croire que seul un calcul solde ces opérations littéraires et parisiennes. L'admiration, le goût d'écouter bavarder les vieillards, l'amusement de mesurer les pouvoirs d'une jeune attention sur de vieilles inquiétudes, l'envie de trouver un raccourci pour la notoriété, un interprète pour parler le langage de l'avant-guerre – il y a tout cela dans ces résurrections. Il ne faudrait pas imaginer non plus ces vieux lions réveillés comme d'inoffensives et soumises brebis. Un Chardonne est redevenu (ou devenu ?) l'homme le plus méchant de Paris, le plus curieux, le moins gobeur. Il a appris l'insolence, le brillant ; il a passé les grises et cruelles lenteurs de sa littérature au vernis, et cet éclat froid, cet air de désabusement ont gagné, au contact de la jeunesse, une assez belle allure.

À l'autre extrémité de l'estrade qu'un garçon de vingt ans sera toujours tenté de parcourir – de droite à gauche ou de gauche à droite – on peut briguer le parrainage périlleux et impérieux d'Aragon. Cet homme d'intrigues règne sur plusieurs cours. Il fait peser, aussi bien aux *Lettres françaises* qu'au Comité national des écrivains ou aux Éditeurs français réunis, une tyrannie suspicieuse, exigeante et intarissablement bavarde. Long prince beige et blanc que l'âge n'a pas réussi à vieillir, Aragon inquiète. Il ne faut pas espérer manœuvrer ce maître-là, voué lui-même avec passion aux habiletés, aux chantages, aux réquisitoires et aux plaidoyers. L'œil de cet ami des hommes est froid, son regard trop mobile est aussi trop lourd. S'il monologue en vous tournant le dos, c'est qu'un miroir lui permet de mesurer l'efficacité de son jeu. On s'étonne parfois que ce comédien de classe se contente du petit théâtre de la rue de l'Élysée. Les origines bourgeoises mais *naturelles* d'Aragon, son long usage de l'après-guerre, un style qu'il préserve d'autant plus qu'il le compromet davantage, autant de brûlantes raisons qu'il possède de s'aimer et de se haïr. Avoir Aragon pour protecteur constitue un péril constant, à évolution rapide. Un jeune homme de talent, en face des communistes en général et d'Aragon en particulier, est dans la situation d'une femme devant un homme qui la convoite. Traité avec une déférente sympathie tant qu'il n'a pas cédé, il se sentira un peu poule, *après*. On peut flirter avec les intellectuels du PC, mais on ne doit pas coucher. On est estimé en proportion inverse de sa complaisance. La vertu vaut très cher, qui consiste à garder des amis à droite, un style résolu de bourgeoisie, et à professer une méfiance un peu moqueuse envers les

militants appliqués. Les mêmes attitudes, le goût de la libre discussion, adoptés trois ans trop tard, vous mèneraient droit à la mise en accusation. La protection d'Aragon vous ouvrira, la première année, les colonnes des *Lettres françaises* et la vente du CNE au Vélodrome d'hiver. Vous ne serez plus, bientôt, qu'un sympathisant dont les sympathies ne sont pas d'un grand prix. À partir de là, la moindre incartade ferait de vous un provocateur, un fasciste ou un flic. Ces trois mots, le dernier surtout, sont doués dans l'entourage d'Aragon d'un pouvoir proprement religieux. C'est Elsa Triolet qui affirma un jour qu'il n'y avait pas d'exemple que, traité de flic par Aragon, on ne l'ait été ou ne le soit devenu. Ce petit milieu, en effet, si maladroît à se faire et à se conserver des amis, excelle à fabriquer des traîtres. De Nizan au jeune Gérard Prévoit les exemples abondent, de ces métamorphoses, de ces trahisons « objectives », sur lesquelles le maître à penser, à écrire-en-vers et à peindre du PC ne s'explique pas volontiers.

Reste l'hypothèse où vous iriez vers lui, mû par le seul souvenir du *Libertinage* ou du *Paysan de Paris*, par la seule admiration que vous portez à *Aurélien*. Lorsque vous vous trouverez devant l'inquiétant Aragon, tentez la chance. Dites-lui qu'il a été, qu'il demeure un des quatre ou cinq grands écrivains de son âge ; peut-être découvrirez-vous que ces considérations ne sont plus de saison ; peut-être aussi devinerez-vous, sous la langueur orientale, les mille et une nuits communistes, la verve sucrée de cet infatigable vendeur de tapis volants, ce qui reste en lui d'ancien humour, d'ancienne intention révolutionnaire, qui suffira peut-être à sauver de lui-même ce maître en confort.

*

À défaut de ces monstres de première grandeur, vous pouvez gagner beaucoup au commerce de moindres personnages. Avec eux, vous ferez amitié. Certains, vous apprendrez à les connaître, mènent entre les maisons d'édition, les journaux, les revues, une vie de poissons. Ils font rarement surface, mais connaissent bien les fonds, les caches, les courants. Ce sont d'admirables guides. Un manuscrit, entre leurs mains, est revêtu d'un pouvoir de séduction plus subtil, d'un pouvoir de pénétration plus grand. Chacun d'eux possède sa zone d'influence, sa façon possible de vous imposer. C'est le bavardage pour un Jean Denoël, la radio pour un Robert

Mallet, la télévision pour un Max-Pol Fouchet. Un critique, à la condition de n'être pas un des grands Académisés ou Académisables, peut beaucoup. Chacun d'eux détient au moins le pouvoir de faire parler de vous dans un hebdomadaire ou une revue. Nadeau vous offrira *L'Observateur* et *Les Lettres nouvelles* ; Kanters *L'Express* ; Boisdeffre *l'Information*, *Combat* et la *France catholique* ; Venaissin *Esprit* et *Combat* ; Bosquet *Combat*, etc. (Vous remarquez que toutes les clés ouvrent la porte du journal de M. Smadja.) Ces amitiés-là ont, pour elles, d'exprimer presque toujours une communion des goûts, un rapprochement des humeurs. Elles ont, contre elles, de substituer à l'exercice critique une tenace fidélité aux copains. Vous n'arriverez pas à croire que son meilleur ami, critique, trouve excellents les livres de Jules Roy, ni Boisdeffre ceux de Groussard. Les sympathies sont vraies et justes ; elles entraînent des gentillesques qui le sont moins. Apprenez à mesurer l'éloge et à ne pas vous indigner, car vous ne sauriez pas si vous appliquez l'indignation à la complaisance ou aux sympathies. Il n'est pas interdit d'avoir des amis – ni de s'en faire.

Ici me vient la tentation de vous donner un exemple ambigu.

Lorsqu'on vit *Les Lettres nouvelles*, revue appartenant à l'éditeur de Françoise Sagan, consacrer au second roman de cette jeune fille une magnéto-réunion, puis, à partir d'elle, un texte, on put être saisi par le doute. Le mécénat de René Julliard était-il absolument étranger à cette brusque annexion par la gauche de la petite Miss Scotch du roman ? L'examen de l'article, d'abord, laissait le juge incertain. « ... Fait sociologique – fait Sagan – mythe – invasion verticale des femmes – authenticité – livre-piège – redéfinition de la condition des femmes – midinettisme pseudo-lucide – roman d'assouvissement – équation d'ectoplasmes – “degré zéro” de l'expérience féminine – grille – signification humaine – signification sociologique – démocraties populaires – guerre froide – détente internationale... » Tel était le vocabulaire. Il pouvait donc s'agir, au lieu de la complaisance redoutée, de la cruauté exercée à l'encontre d'une personne, d'un livre et d'un style qui leur répugnaient, par le tribunal Célia Bertin-Duvignaud-Pichon-Lou Bruder. Ils eussent alors délibérément choisi de déposer ces fleurs de vocabulaire maison sur la tombe de leur petite victime.

Tout compte fait, aucune de ces hypothèses n'était la bonne. Maurice Nadeau, conseiller littéraire de René Julliard, avait aimé, naguère, *Bonjour tristesse*, au point de vouloir le publier dans sa collection. Peu suspect,

donc, de saganphobie, c'est d'un geste amical qu'il avait chargé ses collaborateurs, geste devenu, par les sortilèges tristes du langage, une sorte d'exécution – sinon capitale, au moins minuscule. Interprétez, mon cher ! Interprétez !

¹ Écrit en juillet 1956.

Les styles et les familles

Vous découvrirez vite que la seule loi inexorable de ce milieu est le *style*. Si vous n'en choisissez pas un on le choisira pour vous. Il en existe plusieurs, qu'expriment les façons de vivre, de lire, de dépenser, de se vêtir, d'écrire. Ce sont les styles qui regroupent les complices, nourrissent les admirations et les indignations. Le vôtre vous fera reconnaître ou exclure, plus sûrement que vos origines et vos opinions.

C'est une idée tenace et ancienne qu'il existe des chapelles, que les amitiés d'écrivains et d'hommes de plume en général constituent ces franc-maçonneries hors desquelles il n'est point de voie vers la notoriété. C'est vrai, c'est faux. La société littéraire parisienne est moins initiatique que truqueuse. On vous demandera plus de docilité dans les inimitiés que de ferveur dans les professions de foi. Vous vous apercevrez que tant de gens qui par vocation et métier pensent et expriment leurs opinions tiennent plus à leur confort, à leurs places, qu'au risque de penser. Si vous voulez pratiquer une politique de chapelle, c'est de tolérance et de souplesse que vous aurez besoin, plutôt que de conviction.

Les extrêmes

En effet. Il a existé à Paris, voilà vingt ans, des regroupements de personnes autour de doctrines ; des amitiés efficaces fondées sur la communauté des opinions. Ces regroupements étaient extrémistes, dynamiques, et nourrissaient assez chaleureusement leurs gens. On pouvait alors « faire carrière » à l'AF, ou faire carrière à l'extrême gauche. Mais c'était dans la mesure de ses convictions. Les hésitations, les flottements et les évolutions possibles, ils étaient chez Bergery, à *La Lutte des jeunes*, à *Marianne*. Mais pas autour de Maurras ni des communistes. Les extrémismes ont alors découvert, animé, *lancé* des talents indiscutables. Ce qu'étaient alors les carrières prévisibles, probables, d'un Brasillach, d'un Maulnier ou d'un Claude Roy du côté de l'*Action française* ; celle d'un Malraux ou d'un Nizan à l'extrême gauche, il ne nous semble plus que la

droite ni le PC aujourd'hui puissent nous en donner des exemples comparables. Et le calcul, l'arrivisme n'étaient pour rien dans ces engagements. Il s'est trouvé qu'alors, les quelques années qui ont précédé la guerre, les ailes extrêmes de la politique française avaient le pouvoir de jeter leurs écrivains, de plain-pied, dans la notoriété. Il s'est trouvé, en même temps, que les talents abondaient dans les deux couleurs de la passion, la rouge et la blanche.

Rien aujourd'hui qui puisse rappeler cela. À *Rivarol*, à *Dimanche Matin* ou à *La Nation française*, aux *Lettres françaises*, à *La Nouvelle Critique* ou à *La Pensée*, vous ne trouverez ni talent éclatant, ni chance réelle de vous pousser. C'est que la droite est trop recuite d'amertume, de ressentiment, et le communisme trop asphyxié, pour apporter encore à de jeunes écrivains cet air de violence, cet air du large et d'aventure dans lequel respirent bien les vraies œuvres. Au PC comme à droite, pour de jeunes hommes, le lyrisme est tari. Il a fait place à la suspicieuse agressivité d'un Kanapa ou d'un Wurmser, à l'étouffante luxuriance de la prédication aragonaise, à la molle orthodoxie des Stil et des Daix. Il a fait place à la hargne, à la rancune inépuisable des ci-devant, des condamnés de 44, qui, graciés, élargis, rendus à la guérilla doctrinale dans une presse et une société aussi étroites qu'hier, n'ont plus que la colère des exclus, et pas l'imagination ni la santé des pensées renouvelées. Ici et là, chez Boutang comme au CNE, j'imagine que les garçons de vingt ans étouffent. Qu'ont-ils à voir avec ces querelles nées et envenimées alors qu'ils ne jouaient qu'aux billes, et pas encore à la justice ni à l'humanisme ? Les outrances d'un Rebatet ou d'un Cousteau, le « quiétisme intransigeant » d'un Elsen, les soudaines et coléreuses indulgences d'un Robert Poulet sont, déjà, de l'histoire ancienne, une histoire que les condamnations, puis les grâces ou les chances, devraient – pense le jeune homme – avoir soldée. Quant aux petits cercles du communisme, ces Jeux floraux jacobins dont les « Samedis » du CNE, rue de l'Élysée, donnent une image caricaturale, quelle lourde moquerie un garçon bien né y sentira monter en lui ! C'est Louis de Villefosse, un des quelques seigneurs libéraux, désabusés et démodés du progressisme (Guy de Boysson et Emmanuel d'Astier seraient ses compagnons), qui décrit si bien ces réceptions hebdomadaires. La boisson y est tiède et rare, le service improvisé à l'image du cadre, cet hôtel fastueux transformé en une espèce de permanence syndicale. D'un côté c'est la foire aux poètes. Le vers régulier, la rime riche, le sonnet réaliste y fleurissent ; de l'autre on

mondanise. Aragon est fiché au centre du salon, comme la seule flèche de ce pauvre carquois capable de faire mouche. Des cercles concentriques et imaginaires s'élargissent autour de lui ; on les franchit sur un de ses sourires, mais un seul de ses regards gris vous cloue sur place, à cette distance infamante du centre que vous ne serez pas admis, cette fois, à franchir. Qui trouve-t-on là ? Au lendemain de la Libération, lorsque les écrivains purs, recrutés par cooptation, décidèrent d'éliminer les écrivains impurs, Mauriac, Paulhan, voisinèrent ici avec Aragon. L'histoire du CNE, depuis dix ans, c'est une longue suite de départs. Les uns retentissants – Paulhan, Druon –, les autres expliqués – Cassou, Groussard –, les plus récents feutrés et comme retenus – Vercors... Qui reste-t-il ? Ceux à qui le CNE assure, moyennant la docilité, une ombre de considération et d'importance : un Tzara, un Guillevic, d'ailleurs poètes, un rien lunaires, espèces d'illustrations illusoires d'un chapitre interrompu et gâché de nos lettres.

Là-dessus est arrivé l'automne 56, qui restera la saison honteuse du communisme français. La débâcle s'est accélérée – une débâcle qui prenait des airs de santé, de convalescence. Contre elle un mur, un mensonge plus épais, une mauvaise foi plus sordide, mais en petit, en très petit comité... Si le courage et la chance font que la gauche française ressuscite, vous pourrez à nouveau la regarder. D'ici là...

Écartée, la tentation des extrêmes, vous déplorerez aussi l'absence, aujourd'hui, de quelque explosion anarchique, colérique et rieuse, de ces procès, de ces bagarres, de ces exterminations qui ensanglantent et endeuillent parfois la littérature. Votre génération, là où retentirent naguère les belles gifles surréalistes, n'a réussi que ce claquement de doigts puéril, le *Soulèvement de la jeunesse*, avec ses deux orphelines – la pauvrete et la dorée –, cette farce : le *Lettrisme*, cette laborieuse audace : Pichette.

Prenez-en votre parti, un jeune écrivain n'a de place et de chance, aujourd'hui, qu'au centre de la sottise politique.

Centre droit pour la gauche, centre gauche pour la droite ; peu importe. Personne ne discute sur les vertus qui règnent au royaume du mi-chemin : l'aigreur, l'audace prudente, l'art de définir ses opinions par ce qu'elles ne sont pas et ses amitiés par la communauté des rancunes.

Les familles qui cultivent ces vertus, vous apprendrez à les juger ; n'en soyez pas la dupe. D'abord, les situer.

*

27, rue Jacob

27 rue Jacob, c'est le titre du bulletin publicitaire des éditions du Seuil. C'est, dans notre géographie, bien autre chose encore. La revue *Esprit* loge au-dessus de ce seuil-là. On vous répétera sur tous les tons que la revue n'a rien à voir avec les éditions, et vice versa. N'en croyez rien. Si une maison et sa revue sont liées, ce sont bien celles-là.

On gère, rue Jacob, une maison prospère et une revue achalandée, mais on les y gère *douloureusement*. Il y a un abîme sous ce mot-là. *Esprit* dans son attaque des grands sujets, Le Seuil dans son administration des séquelles de *Don Camillo*, expriment on ne sait quelle tendance au tragique. Lancée par la durable séduction qu'exerce sur les boy-scouts l'*Étoile au grand large* de Guy de Larigaudie, la maison devrait avoir appris, sous la tente des routiers et dans l'allégresse paramilitaire, paraspirituelle des pèlerinages à Chartres, une certaine qualité d'optimisme, celle précisément qui agace tant chez les fervents de la culotte courte. Il n'en est rien. Au Seuil où tout marche si bien (les consciences, les collections, les amitiés), tout se passe comme si la vie quotidienne en général et celle des lettres en particulier constituaient un interminable, difficile et radieux accouchement. Nulle part comme rue Jacob vous ne reconnaîtrez un ton maison. La poignée de main de l'un, la question polie sur votre santé de l'autre, cette façon qu'on aura de juger votre mine, votre vie conjugale, votre sensibilité politique et votre situation financière d'un seul regard anxieux, attentif, humain, ne ressemblent à rien d'autre. Ce ton attrape à ses pièges les personnes les moins faites pour y succomber. On sera, rue Jacob, penché sur votre cas avec une impitoyable générosité. Et ne vous avisez pas de n'être pas un « cas ». Nous en sommes tous un. Au Seuil, ayez besoin. On vous aidera. Puisqu'il s'agit d'édition, dites-vous bien que ce sont là les seuls éditeurs qui ont plaisir à aider leurs auteurs. Une maladie, une troisième fausse couche, un roman qui résiste à la plume, une exclusion de la section locale des Combattants de la paix – dans toutes ces situations vous découvrirez que parler de *famille* rue Jacob n'est pas un vain mot. La mariée est trop belle. Vous vous retrouverez fiancé avec le pathétique quel

que soit votre introducteur. L'équipe du Seuil est une des plus unies et des plus efficaces de Paris. Elle a ses brillants – Marker, Bastide –, son poète et son philosophe – Cayrol, Jeanson –, son tribun – Domenach –, son Suisse – Béguin –, son modeste – Montigny. Ils ont tous en commun d'être agacés par le vocabulaire de la maison mais d'en user joyeusement. Au plan de l'amitié, on aide à promouvoir, rue Jacob, un esprit plus authentique et plus humain. C'est une affaire de sérieux et d'habitude. À la tête de l'équipe se trouvent les deux associés des premiers jours : Bardet et Flamand. Ils valent, discrètement, les meilleurs éditeurs d'Europe. Ils ont géré leur succès avec sagesse, ce qui est la vertu la plus rare du métier. Ils ont inventé des collections de vulgarisation qui sont parmi les seules trouvailles de l'édition depuis dix ans. Un trou dans leur réseau : ils ratent les romans. La couverture blanche du Seuil était synonyme de fadeur, de longueur. Devenue multicolore et entoillée, il ne semble pas qu'elle ait levé l'espèce de *deuil blanc* de la collection ; elle en a fait un deuil arlequin. Mais le romanesque paraît bien mort. Une collection destinée à donner un coup de soleil à ce « bon teint » un peu blafard – celle de Robles – n'y est pas parvenue. Tout ce qui est sérieux, par contre, rue Jacob, l'est avec attention, loyauté ; on n'y bâcle rien. Peut-être l'ombre des morts (celle de Mounier, celle de Bernanos qui encombre la tête de Béguin) est-elle responsable de cette contrainte, de cette maigreur intéressante, de cette impression de salut-pour-les-Justes qui sont dans le style du 27, rue Jacob.

De là, des ramifications vous mèneront vers les terrains de chasse favoris des consciences inquiètes.

Par Roland Barthes, auteur d'un insupportable et passionnant *Michelet*, vous rejoindrez *Théâtre Populaire* et *L'Arche*, où Robert Voisin endigue avec une minutie de comptable les flots de la critique dramatique intelligente. Les déguisements, à *L'Arche*, sont amusants : Dumur en dandy, Dort en Marie-Chantal brechtienne, Duvignaud en lanceur de bombes mendésien. Tout cela ne tire pas à conséquence, embête Jean-Louis Barrault et embarrasse délicieusement Vilar.

Par Barthes encore on rejoint Nadeau ; par Cayrol *L'Express* ; par Bastide la réactionnaire *Revue de Paris* et par Domenach la grande tradition des meetings, des congrès, des comités et des ligues, ce vaste vel'd'hiv' de la gauche française où s'entasseront, pour combien de temps encore ?, les jeunes catholiques en rupture de famille, les nostalgiques du « régime

fort », les tenants du confort révolutionnaire, empêtrés dans leur vocabulaire.

Aux *Temps Modernes* on est moins familial qu'à *Esprit*. Au lieu de l'ordre moral rénové que les chrétiens font régner rue Jacob, une certaine anarchie des mœurs s'y porte avec ostentation. Sartre, le solide, le malin, l'infatigable, le généreux Sartre est entouré de jeunes gens d'une manière moins rassurante que la sienne. Les Jean Cau, les Péju, les Pouillon, les deux Lanzmann, cette escouade d'anges noirs qui soutiennent le trône sartrien, observez-la bien. Parmi eux vous reconnaîtrez un écrivain, Jacques Lanzmann, que vous saluerez avec soulagement dans ce troupeau de dialecticiens du Port-Royal. Vous constaterez que les plus ardents polémistes de l'équipe assurent leurs fins de mois dans des feuilles peu suspectes de progressisme. Dites-vous que ces accommodements ne doivent pas faire préjuger des vertus. Soit. Mais enfin, Saint-Just n'aurait pas été payé par *Le Temps de Paris* ni même par *Paris-Presse*. Vous en conclurez que Saint-Just ressuscité ne serait pas aux *Temps Modernes*. Mais l'on s'en doutait déjà.

Que devient dans tout cela la littérature ? Elle n'est pas en honneur aux *Temps Modernes*. On lui préfère les témoignages traduits de l'allemand ou de l'espagnol, les histoires de lynchage, de prison et de viol. Il existe un petit cinéma des *Temps Modernes*, où ne sont tolérés que les films de terreur et les policiers « noirs ». C'est le Mac-Mahon réservé aux intellectuels. Charlot, qui est une espèce de maître de maison, rejoint Frankenstein, Paul Robeson et Mr Smith au Sénat, dans ces bandes sans âge qui célèbrent Abraham Lincoln, les Indiens réducteurs de tête et la sociologie considérée comme un des beaux-arts. L'exercice et le plaisir littéraires ont été remplacés ici par l'exaspération polémique et doctrinaire. Les textes importants publiés par *Les Temps Modernes* ont cessé, depuis le *Saint-Genet*, d'être littéraires. La revue est devenue le guide Michelin des compagnons de route. Y sont indiquées, décrites, les étapes indispensables. Le procès Henri Martin et le congrès de Vienne, avec quatre étoiles, méritent le détour. Les sites classés naguère, mais jugés depuis lors surfaits, Merleau-Ponty, Camus, ont été éliminés. « Au guide Michelin, pas de pots de vin ! »

Ce sont précisément des transfuges des *Temps Modernes* – Erval, Merleau-Ponty – que vous retrouverez, Robinsons du naufrage du

marxisme intelligent, dans l'île maîtresse de cet archipel, récemment surgie des eaux : *L'Express*.

37 et 91, Champs-Élysées

La troisième République eut quelques faiblesses mondaines, les Servan-Schreiber en furent une. Cette grande famille libérale aurait pu se contenter d'administrer sagement la feuille d'échos qu'elle possède, mais un brillant rejeton lui vint, que Georges Bidault promit au succès et introduisit auprès d'Hubert Beuve-Méry. C'est donc au *Monde* que J-J S-S, alors âgé de vingt-six ans, publia ses premiers articles. Des articles intelligents, curieux, atlantiques, qui ne laissaient pas encore deviner quelle direction allait prendre cet héritier des grandes traditions radicales.

Vous aurez, que vous le vouliez ou non, les yeux fixés sur *L'Express*. C'est que ce journal lancé, géré, menacé, sauvé et relancé comme aurait pu l'imaginer Simone de Beauvoir dans un chapitre supplémentaire des *Mandarins*, sacrifie au vice majeur des bourgeois français en matière de politique, qui est de considérer le commerce et l'expression des opinions comme une affaire de littérature.

Nulle part ailleurs qu'en France on n'attribue aux écrivains les privilèges exorbitants dont ils jouissent à Paris dans la vie publique. La « plateforme » publicitaire, idéologique et électorale du Front républicain a été constituée comme le sommaire d'une prestigieuse revue littéraire. Mauriac, Malraux, Camus. Qui pouvait afficher mieux ? *L'Express*, c'est d'abord ce coup de maître d'imprésario, cette démonstration politique dans le style barrésien. « Madame Express », celle qui rend tant de services aux maîtresses de maison embarrassées, a pu dire, sur le ton d'une personne qui tient salon, « et vous savez, nous aurons aussi Malraux... ». L'entreprise similaire de *Paris-Presse*, qui fait s'exprimer les petits maîtres de l'école de Paris sur des « sujets généraux » en bas de première page, paraît bien miteuse à côté du menu express. Cette vitrine éclatante dissimule d'ailleurs une sournoise indigence. Le ton politique du 91, Champs-Élysées est donné par Mme Giroud plutôt que par Malraux. C'est un ton à la fois optimiste et dramatique, celui de Cassandra technocrate. C'est aussi le ton de ceux-à-qui-on-ne-la-fait-pas. Sur cette pimpante lucidité, la page du bloc-notes mauriacien tranche comme un fairepart de deuil au milieu d'un numéro de

Elle-Vacances. L'œil la voit bordée de noir, annonçant chaque semaine l'enterrement d'une nouvelle illusion, d'un ami mort ou lâché, d'un président du Conseil expédié *ad patres* grâce à la fameuse « botte » à la Saint-Simon. Ce sera la gloire de *L'Express* d'avoir révélé au grand public les parades et les cruautés impitoyables du vieux bretteur bordelais. Quand il n'y aurait que cela à y prendre, lisez Mauriac-Express. On y trouve le trait noir, la songerie sulfureuse, la larme élégiaque, la colère bernanosienne. Je me fais une règle de ne pas aborder ici la chose politique. Mais je vous le répète, il ne s'agit que de littérature. Qu'il nécrologise Bernstein ou aiguillonne le bœuf Laniel, Mauriac obéit à cette règle merveilleuse de la vie à Paris : que le talent de l'écrivain y ouvre les portes du salut pour ce monde-ci et pour l'autre. La secrète et profonde raison de votre ambition d'écrire, vous la trouverez à la dernière page de *L'Express*. On ne peut rêver plus belle fin de vie. Ce concert d'injures et de louanges, la passion des adolescents et la rage des vieillards, l'impunité proprement *scandaleuse* du talent, voilà ce qu'illustre Mauriac. Barrès, engoncé dans les plis d'un drapeau tricolore, n'avait pas lui-même été à pareille fête. Ce que ne pouvait plus être pour vous depuis quelques années le Mauriac polémiste et politique – un maître possible –, il le redevient ici. Il vous apprendra un grand style orgueilleux, utopique et coléreux. Avec Mauriac, vous avez l'exemple des jeux et des passions qu'autorisent une œuvre abondante et une vie assez longue. C'est la promotion suprême : le droit à l'humeur.

Sous sa forme moins prestigieuse, la littérature est moins bien servie à *L'Express*. Deux pages, des notes, des informations, parfois un « ensemble » sur un sujet, lui sont consacrés. Sur ce territoire règne François Erval, depuis que Jean Le Marchand l'a quitté, après y voir transité entre La Table Ronde de Mauriac et le *Jours de France* de M. Marcel Dassault. (Vous vous habituerez, encore une fois, à ces voyages.) Il arrive que *L'Express* donne l'impression d'une sorte de ville franche, où seraient tolérés aussi bien les interdits de séjour du PC, du gaullisme, des *Temps Modernes* ou du catholicisme. Quant aux choix littéraires, les incertitudes qui naissent de ces cohabitations ne sont pas sans rappeler les synthèses hasardeuses tentées par ce journal dans d'autres matières. À la veille des récentes vacances, *L'Express* a publié, comme tous ses confrères, une liste des « livres à lire cet été ». On pouvait se divertir à repérer, de paragraphe en paragraphe, les goûts et les gentillesse de chacun des collaborateurs réguliers de la page littéraire. Des *Mémoires* du général à

L'amour est un plaisir, de *La Tentation d'exister* aux *Pommes d'or du soleil*, de Lévi-Strauss à Curtis et de Kafka à Sagan, on aura appris, à lire cette liste, que si l'éclectisme est une aberration de l'esprit critique il peut être une garantie contre l'ennui des plages. Car il va sans dire que rassembler, et recommander aux *mêmes* lecteurs, *Fourbis* et *L'Échelle de soie*, Leiris et de Gaulle, c'est une de ces opérations vertigineuses et cocasses qui font sourire avant de faire penser. Ce balancement est une loi de l'équilibre tel qu'on le pratique à *L'Express*. Il s'agit d'avoir à la fois des ennemis à droite et à gauche. S'ils n'y sont pas, on les suscite, on les invente. Les périls extrêmes ainsi écartés, on retourne à la fable libérale. Il faut reconnaître que le libéralisme et la critique collégiale ont ceci de bon que les bons livres échappent rarement à *L'Express*. On est capable d'y parler avec naturel de Vailland ; on est plus guindé si le bon livre est « à droite ». C'est que *L'Express*, organe de la bourgeoisie dynamique, craint de sourire à Laurent mais ouvre son cœur à Claude Roy. La position idéale de *L'Express* consiste à distinguer entre les bons et les mauvais communistes, mais à considérer que les écrivains de droite sont tous et automatiquement mauvais. Veut-on en récupérer quelques-uns ? Il suffit de les gauchir insensiblement, juste ce qu'il faut pour les inclure dans l'élastique « nouvelle gauche ». C'est ainsi qu'un Malraux (qui continue de se déclarer gaulliste à *L'Express*) a pu figurer au programme du numéro « Front républicain », alors que de nombreux gaullistes de l'ex-RPF étaient considérés comme factieux et suspects.

Vous voyez que des fenêtres de *L'Express* on contemple un large paysage et que de nombreuses rues mènent à cette avenue-là. Deux conseils généraux vous permettront d'approcher cette jeune citadelle dans la meilleure disposition offensive :

1^o *L'Express* ayant la droite honteuse, abordez-le par la gauche. Aux amis progressistes qui vous reprocheront votre évolution, répondez qu'« il est nécessaire de faire retentir une authentique voix de gauche dans le concert des technocrates mendésiens ». En changeant un seul mot, cette réponse valait, vers 1948, pour les nouveaux compagnons du RPF.

2^o N'oubliez jamais qu'à *L'Express* l'audace est une recette de confort. Tentez d'éclaircir ce secret. L'audace des malins les pousse, de temps en temps, à embarquer sur les bateaux de la semaine. Acceptez la promenade ; ce sont des caboteurs. Bernard Buffet ou birth control : vous vous ferez une

culture générale. On dira de vous, comme dans le gentil dessin de Bellus :
« Il est brillant ; il plaît aux dames ; il lit *L'Express*... »

*

100, rue Réaumur

Il n'existe pas, pour aborder le grand immeuble triste de la rue Réaumur, de truc politique ; n'espérez pas vous y faire porter tranquillement par vos opinions comme par une vague serviable. On ne professe pas d'opinions rue Réaumur, mais, à l'endroit de la Terre entière et de tous les hommes, une neutralité bienveillante, active et curieuse. L'inventeur de ce style, Pierre Lazareff, vous le rencontrerez assez vite, car il n'est pas sauvage et se montre volontiers chez ses amis. On vous parlera de lui. Vous découvrirez plusieurs fois son collaborateur ou sa collaboratrice « les plus intimes ». Ils ne cherchent pas à vous bluffer ; ils sont sincères ; Lazareff est capable de donner à plusieurs personnes ce sentiment de sécurité, d'utilité privilégiée. Le secret de ce petit homme aimable et trop puissant est peut-être la bonté. On l'aime, c'est sa plus étonnante réussite. Si vous trouvez une nuit l'occasion de bavarder avec lui, oubliez qui vous êtes et qui il est. Laissez dormir Rastignac.

Le 100, rue Réaumur intimide et inquiète. Un jeune homme qui se sent assez à l'aise à *L'Observateur*, à *Combat*, où le débraillé et la diversité des passions rassurent, redevient petit garçon dans cette caverne du *vrai* pouvoir, de la *vraie* réussite. Son ambition, sa duplicité à deux sous lui apparaissent brusquement sous leur vrai jour, comme des enfantillages. Ces gens pressés qui le reçoivent ont fait leur place – une large place – et le jeune homme se demande quel prix occulte on paie ces places-là. C'est le moment d'évoquer la modestie, la chance, l'art de briller mais sans éclat ; et non la ruse, le cynisme, ces armes qui font les secrétaires de rédaction du *Républicain du Sud-Ouest*.

Comprenez le jeu avant de chercher à tricher avec ses règles.

France-Soir, c'est la forme achevée d'une évolution journalistique commencée sous le romantisme. Le feuilleton de Ponson du Terrail a simplement envahi la première page. Qu'il s'agisse du sensationnel, du

patriotique, de l'indigné, tous les sentiments y sont tirés d'une sensibilité « basique », exprimés dans un vocabulaire « basique » et destinés non pas au plus grand nombre, mais à *tous* – c'est-à-dire au plus grand nombre, plus les ministres. Les ministres, on leur a appris à se laisser déshabiller sans honte, piller sans rancune ; on leur attribue des mots, des manies, bref : on les humanise. Cette bienveillante violence les ravit. *France-Soir* possède le seul style qui rappelle dans notre démocratie les promenades matinales des rois danois ou des reines néerlandaises, que l'on voit attendre aux carrefours que les feux passent au vert. Lazareff a convaincu un million de Français que leurs sous-secrétaires d'État avaient la modestie des monarques, passaient leur vie à souper aux Ambassadeurs entre M. André et Mme Tessier, glissant à l'oreille de l'un un propos noir, un propos rose à l'oreille de l'autre. Et cette serviable indiscretion ne se borne pas à la publicité des importants ; un préfet aimable, un écrivain qui se vend, un coureur cycliste détaché du peloton y ont droit. À *France-Soir*, on est toujours prêt à pousser ceux qui montent. D'où l'importance de ces échos, articles, potins qui sont le cours quotidien d'une véritable bourse des réputations. C'est ainsi que l'œil exercé discerne plusieurs journaux superposés. Sous le *France-Soir* à lire dans le métro, on peut découvrir un autre journal, toute une série de messages à peine chiffrés pour les initiés. La règle étant toujours d'obliger le plus grand nombre, de faire accéder le plus de personnes possible à la notoriété. Mme Tessier, invention de Pierre Lazareff, est devenue l'une de ces personnes avec qui un gouvernement doit compter. M. Pinay le comprit bien, le jour où il fit passer devant tous les vénérables de la presse parisienne qui faisaient antichambre la jeune femme qu'il était admis à nommer Carmen.

Ai-je besoin d'en dire plus long ?

Si le *potin* peut servir votre réputation, le groupe Franpar peut vous aider de dix autres façons. D'abord, en vous nourrissant. À Franpar on paie bien, ce qui est sympathique. Une brève nouvelle, écrite en trois heures, vous sera payée plus cher dans *Elle* qu'un mois de probité républicaine à un jeune conseiller d'État. Plus tard, si Carmen et le succès vous ont souri, si vous êtes devenu l'un des dix écrivains de moins de trente-cinq ans dont le nom dit quelque chose aux directeurs de journaux, on vous demandera « quelque chose pour *Femina* ». Vous serez bien imprimé, bien entouré, bien illustré, et les amies de votre mère qui avaient oublié jusqu'à votre existence vous offriront leur fille et à dîner.

Il arrive, bien sûr, que cette politique de puissance et de faste entraîne à des excès. Imprimé sur papier couché, illustré par Leonor Fini, géré par une mouture 1950 de Morand, le style duchesse de l'optimisme coûte cher. Le naufrage du *Nouveau-Femina* et son absorption (complexe) par le raisonnable *Réalités* font rêver sur le prix du plaisir. On se dit : « Voilà la punition. Il ne faut pas offrir de petits cadeaux à ses abonnés ; ce n'est pas sérieux. » Mais le sérieux ennuie. Nimier fit un jour devant des jeunes gens une espèce de conférence sur la Presse. Déjà, cette majuscule l'avait inquiété. À la (sournoise) question : « Pourquoi soutient-on des journaux ? », il trouva plusieurs graves réponses – inutiles – et une paradoxale : « par frivolité ». C'est vrai, les jolis journaux, les revues flatteuses, les hebdomadaires passionnés sont toujours les danseuses de quelqu'un. De quels méfaits la ballerine *Femina* se rendit-elle coupable pour se faire plaquer par son ami sérieux ? Avec qui le trompa-t-elle ? Ou bien la frivolité s'épuise-t-elle ? Ces groupes font un vaste gâchis de millions, s'y amusent, s'y acharnent, s'y agacent, s'en lassent. Un beau jour on fait la soustraction, on cherche sans les trouver des coupables, on rêve à d'autres maîtresses. Ces énormes caprices suivent les lois de la rêverie capitaliste : incertaine, nerveuse, moins machiavélique qu'il n'y paraît. Les « trusts » sont gérés comme la République : dans une anarchie obstinée.

Voilà pour le faste. Reste la puissance.

La métamorphose libérée du « Trust vert » cher au vocabulaire de notre avant-guerre représente une extrême *concentration* de pouvoirs et de forces. Les vrais détenteurs de cette puissance ne sont pas ceux qu'on montre du doigt. Ceux qu'on montre, ce sont les « hommes de... ». Ils sont forts, mais d'une force déléguée et toujours, jusqu'à un certain point, fragile. « Combien possède-t-il de parts ?... » C'est la seule question qui compte.

Les faits sociaux qui ressemblent à leur définition et à leurs caricatures – par exemple les trusts qui ressemblent à l'image qu'en donne le petit almanach des deux cents familles –, c'est rassurant. C'est en ce sens, en ce sens-là seulement, que le 100, rue Réaumur rassure.

Franpar est de ces groupements qui découragent longtemps la chance, mais la multiplient par cent lorsqu'ils l'ont prise en mains. Vous y serez au centre d'un carrefour magique. Une voie appelée Publicis y conduit aux sombres forêts de l'argent ; une autre, décorée des couvertures blanches de la NRF, conduit au château fort Hachette, que hantent un châtelain et trois pages, malmenés par un homme d'armes nostalgique qui tient de son père,

« le vieux Schoeller », un pouvoir dont il aime user. Un escalier descend à *Scoop*, agence chargée de transformer en monnaie à change fort votre misérable prose française. Une route sinueuse, enfin, pourrait vous conduire à *Paris-Presse*, le concurrent que s'offre *France-Soir* par un masochisme d'assez bon style.

Si vous voulez aiguïser votre envie, mesurez ce que la rue Réaumur a apporté à quelques-uns de vos aînés. Un prix Goncourt progressiste, Gascar ; un hussard provisoirement démobilisé, Nimier ; un auteur pour dames, Duché ; un auteur pour dames et messieurs, Daninos ; un vieux lion ranimé à longues injections de finances, Kessel – tous, un jour ou l'autre, ont été mis ou remis en selle par le petit écuyer de Franpar. Et les brillants chevaux sollicités par tous les manèges concurrents – Maurois, Giroud, Vilmorin – ne renonceraient pas, pour un empire, à leur petit temps de trot rue Réaumur. On ne lâche pas cette maison-là plus qu'elle ne vous lâche. La société secrète dont vous rêvez étale cinquante mètres de façade sur une vieille rue de Paris.

Ses portes vous seront gentiment entrouvertes du côté de *Elle*.

D'où vient le pouvoir de *Elle* ?

De ce que *Elle* est le seul magazine qui fasse *vraiment* du bien. Cette formule publicitaire, bonne pour une eau minérale, conviendrait à merveille au journal de Mme Lazareff. *Elle*, c'est la France mise au féminin. C'est la chance, la crânerie, l'astuce, la résolution d'être jolie, mince et élégante, l'intention de comprendre et d'être aimée, élevées à la hauteur d'une sorte de religion laïque, avec ses prêtres – l'abbé Pierre, le pandit Nehru, Gilbert Bécaud – ; ses bonnes sœurs – Marcelle Ségol, Pearl Buck – ; son tribunal de la pénitence – confession d'une fille mère – ; son ciel – confession de la duchesse de Windsor – ; son purgatoire – confession de Mrs Kelly mère – ; son enfer : les Françaises qui ne se laveront pas seront *abandonnées*... Depuis douze ans l'Italie a inventé la Vespa et le café express. La France a inventé le style *Elle*. C'est-à-dire un immense « bon magique » tiré à un million d'exemplaires, qui permet à la Toulousaine de ressembler enfin à la Lilloise ; à toutes les adultères, à toutes les trompées, à toutes les trompeuses de revêtir enfin l'uniforme rigoureux de la femme souriante ; au jeune auteur dont le livre et la personne sont vantés dans le vocabulaire maison d'être gratifié, soudain, d'un public actif et passionné. Jamais peut-être une aussi rigoureuse entreprise d'abêtissement et de conformisme n'avait été menée par une équipe aussi maligne et irrespectueuse. *Elle*, c'est

le triomphe d'une société aristocratique qui se préoccuperait d'offrir aux foyers français un petit pain viennois, croustillant et facile à cuire, et le spectacle de cirque le plus optimiste du monde.

Vous voyez quelle est pour vous l'importance de l'enjeu : vous pouvez d'un seul coup accéder à la société des élus et mériter la militante sympathie des naïfs. Car s'il est un lieu où l'on fabrique l'opinion, c'est bien rue Réaumur. C'est-à-dire qu'on fabrique aussi les biographies, les carrières, les réputations, les talents : pourquoi pas les vôtres ?

*

5, rue Sébastien-Bottin

Le prestige, la puissance, les traditions intelligentes de l'édition française sont ici. Mais aussi le poids d'une pesante et molle administration, les querelles de préséance et d'influence des cours, les problèmes de succession qui se posent à toutes les monarchies vieillissantes.

Une maison d'édition, c'est un homme. C'est-à-dire ce réseau de goûts, de colères ; ces souvenirs de vacances, de confidences et de rivalités ; ces opinions et ces femmes échangées – ce que les historiens, plus tard, appelleront une génération.

À la seconde génération, les éditeurs s'assoupissent, deviennent vaniteux, ou hommes d'affaires, ou prodiges. À la troisième, ils font de beaux mariages. Cherchez les exemples.

Gaston Gallimard est l'homme d'une génération. Les jeunes gens de votre âge, en face de lui, sont muets. Que dire à ce vieux monsieur exténuant de courtoisie, coquettement timide, fatigué de tout et de soi-même, à qui l'on voudrait parler comme à Gide, Claudel, Rivière, Copeau, Schlumberger et Martin du Gard réunis, c'est-à-dire dans un style suranné, noble et reconnaissant ? Donc, devant Gaston, vous vous taisez. Aux cocktails qu'il offre, vous le verrez s'isoler, armé de gentillesse et d'ennui, et attendre que ça se passe. Gaston Gallimard attend désormais que tout se passe : le bruit, cette littérature qu'il ne reconnaît plus, la vie elle-même... Rappelez-vous cette anecdote : un jour, Gaston devait rejoindre à Pontigny où se tenait une « décade » plusieurs de ses auteurs. Le temps passait sans

qu'il arrivât. Malraux partit à sa recherche. Il le trouva flânant au bord d'une rivière, décidé à ne pas venir, résolu à laisser entre eux « les écrivains »... Quel regret y a-t-il derrière ces élégances ? Quelle scène cruelle de la comédie bourgeoise derrière la fatigue du dernier grand éditeur ?

Posez-vous la question, mais ne la posez pas dans l'hôtel de la rue Sébastien-Bottin, à la fois clinique, ruche et ministère, où vous pénétrerez un jour ou l'autre, figé d'angoisse.

Ce ne sont pas des tendances qui voient ici, mais des personnes qui cohabitent. Une attraction mystérieuse les a réunies mais aucun esprit commun ne les a fondues. Comme dans les autocraties, chaque grand commis traite avec le souverain des problèmes de sa charge. Il est étrange que la NRF, qui a édité les plus grands monstres, ait rassemblé autant de Fonctionnaires. Ces hommes dont la fonction d'écrire devrait à peu près se confondre avec l'exercice de la liberté, n'ont eu de cesse qu'ils ne possédassent un bureau et un horaire. Ainsi voit-on venir chaque jour, nonchalamment mais fidèlement, les poètes et les psychologues professionnels les plus enviés de la république de l'édition. Les derniers réfractaires à l'embauche – un Guilloux, un Genet –, saisis de scrupule ou d'envie, font (dans les couloirs il est vrai) plus de présence que les appointés de Gaston. Aménagé dans le style maison d'accouchement, le vieil hôtel impose un ton de voix contenu, les rires chuchotés. D'où cette allure de permanent et gentil complot de la vie Gallimard. Entre les cellules où vivent les étranges « employés » de cet étrange « patron », peu de communications. Les quantités de travail fournies peuvent séparer les uns, les goûts séparent les autres. Il vous arrivera de douter que tous ces gens-là se connaissent. Quoi de commun entre un Michel Mohrt et un Paulhan ? Entre un Parain et un Dutourd ? Camus et Blanzat voient ; pourquoi pas ? Non pas loin au-dessus, mais sensiblement à côté de ces otages de la littérature, règnent les membres de la famille. Si vous devenez un auteur de la NRF, il vous faudra choisir : Gaston ou Claude ? À qui s'adresser ? Ce n'est pas un choix entre des personnes, ni des âges, mais entre des façons de concevoir l'édition. Il vous faudra aussi, très vite, apprendre à reconnaître les personnes dont l'amitié vous sera indispensable. La première sera Camille Dutourd. Elle est la publicité faite blonde, l'influence faite sourire. Elle est fidèle à ses amis. Traitez-la avec déférence ; on ne vous pardonnerait pas de la prendre pour une espèce même supérieure de chef de

service. Si vous ne pèlerinez pas rue Sébastien-Bottin en auteur, mais en aventurier, votre attitude sera plus désinvolte. Allez directement où sont vos protecteurs et négligez les autres portes. Chez Camus vous trouverez le regard loyal et la poignée de main significative. Chez Queneau les pièges d'une astuce affreusement aiguisée. La *NNRF*, elle, mérite un moment de halte.

Lorsqu'elle reparut, en 1953, elle oublia, dans sa petite proclamation (Nous serons Nouveaux, nous serons Revue, nous serons Français...) de citer Drieu. Est-ce cette omission qui lui a donné un air un peu contraint ? Ses mercredis cultivent de vieilles habitudes arrosées de porto. Une opiniâtre dame du monde y bavarde maigrement. La jeunesse, où est-elle ? Eh bien, elle n'est plus ici. Allez cependant à la *NNRF*, c'est le seul endroit de Paris où l'on puisse encore présenter un « texte » sans ridicule. La *NNRF* peut vous apporter un lustre à la fois vieillot et de bon ton. Il va sans dire que la revue est une anthologie des morts, un panthéon des gloires confortables, etc. Regardez-y de plus près. Vous y lirez, en douze mois, plus de textes dignes d'être publiés que dans n'importe quelle autre revue. C'est la tenue, le col haussé, le côté inspecteur des finances des lettres qui font du tort à la *NNRF*. La dictature bicéphale d'Arland et de Paulhan, boiteuse et irritante par bien des aspects, a ses compensations. Nulle note ne paraît sans que les deux compères, muets comme des carpes, aient échangé une multitude de petits billets. Jugements laconiques, questions surnoises, pièges matois, ces billets ont un air un peu compassé, naïf, auquel il ne faut pas se fier. L'originalité malade de l'un, les scrupules paysans de l'autre, s'étaient pudiquement dans ces griffonnages. Abandonnée à la seule stérile subtilité de celui-ci, ou à la seule rageuse probité de celui-là, la revue eût mal tourné. Mais attelés ensemble, ces deux hommes si mal faits pour le trait mènent assez allègrement la vieille limousine. Traitez-la en effet comme ces Rolls de formes si archaïques qu'on ne peut dire si elles datent de la veille ou de vingt ans. Elles assurent cependant la gloire britannique, une gloire presque mythologique, et transportent avec dignité les vieilles personnes d'importance. La *NNRF* est un puissant véhicule réservé surtout à l'exportation. Les Suisses, les Portugais, les Chiliens doivent nous envier cette bonne mécanique increvable, capable encore de charger sans faiblir trente-sept pages de Saint-John Perse, de monter tous freins serrés les chroniques pentues de Blanchot, de dévaler les bonnes collines d'Audiberti ou de Giono.

Vous avez deux moyens de vous glisser dans l'équipe de la *NNRF*, équipe fluide et toujours défaite, et la seule tranquillité vous permettra ensuite de vous y maintenir. Le premier moyen consiste à apporter une chose rare à Paulhan. (Je vous ai indiqué les risques courus à partir de là.) Le second, plus sûr, consiste à proposer à Arland quelque note critique. La pratique modeste, tenace, inlassable de la note critique (et de sa sœur cadette, la *notule*) vous vaudra, rue Sébastien-Bottin, estime et sympathie. Ne considérez donc pas que le fait de faire surface à la vie littéraire dans ces eaux-là vous « marque » dangereusement ou flatteusement. Vous ne serez pas marqué du tout. De nombreux littérateurs (ils se nomment Judrin, Perec, Perros, Abirached, etc.) pratiquent la note à la *NNRF* depuis trois ans sans que personne s'en soit encore aperçu. À la *NNRF* vous pantouflerez, mais sans jetons de présence. On y pratique encore l'effusion proprement littéraire, le goût désintéressé d'écrire. Le grand bureau solennel du second étage, où naviguent des bureaux ministres en métal gris comme des cétacés apprivoisés, est le refuge de la gratuité dans la vaste usine Gallimard. Ailleurs on dresse inlassablement les « plannings » jumelés de la « Série noire » et des psychologies de l'art. Marcel Duhamel et Malraux sont les stakhanovistes du combinat NRF-Hachette. Ils ont beaucoup amélioré sa productivité de ces dernières années. À côté de ces champions de la méthode et de la régularité, les vedettes des éditeurs concurrents font figure d'outsiders doués, mais amateurs.

*

Aucune autre maison ne vous imposera ce respect religieux, appris déjà dans les manuels et les classiques Vaubourdolle, qu'inspire la NRF.

Leurs maîtres, d'abord, ne rassurent pas. Vous n'imaginez Gaston qu'éditeur. Alors que René Julliard vous semblerait à sa place à Nanterre derrière le bureau de M. Pigozzi, ou Maurice Bourdel à l'Automobile Club en train de tenter le petit chelem à pique, ou M. Esménard assis dans le banc d'œuvre de l'oratoire. (Mais existe-t-il un banc d'œuvre dans les temples ?) Un Robert Laffont, lui, associé avec cinq de ses confrères et s'étant fabriqué, sur cette dispersion, une espèce d'unité, est dans la situation privilégiée d'un auteur qui aurait légalement signé cinq contrats. On devrait se faire, ainsi, cinq adversaires ; comme tant d'animosité épuiserait tout le monde, cela fait cinq (méfiantes) amitiés. Les entreprises d'édition, parce

qu'elles vivent ou meurent aussi bien de l'artisanat et du bricolage, selon que leurs propriétaires ont ou non du génie (un peu de génie), sont instructives à observer. Vous en verrez mourir dans la quiétude. D'autres survivre dans l'angoisse, comme Stock ; dans la paix des cœurs, comme Albin Michel ; dans l'opulence, comme Flammarion. Rien, en elles, ne vous attirera. Un jeune homme doit être séduit par son éditeur. Ses rapports avec lui seront d'ordre passionnel. Ratée, la liaison deviendra collage ; réussie, un mariage hargneux, brûlant, dont les partenaires, âpres au gain et la vanité écorchée, ne rêveront que trahison et divorce.

Ne vous laissez entraîner à cette aventure que là où la passion semble possible. Elle l'est, bien sûr, rue de l'Université, sous les armes dorées de Julliard. Julliard a inventé (mais Grasset n'était-il pas passé par là ?) le romancier-qu'on-lit. Druon, Curtis, Nicole, Boulle, Mallet-Joris, Arnaud, Sagan ont en commun de raconter des histoires que les lecteurs retiennent. Ces succès, c'est la faiblesse de Julliard. Prévoyez le cas où vous seriez un bon auteur invendable ; votre place est alors à la NRF. Chez Julliard, vous n'aurez pas de moyen terme entre le succès bruyant et l'échec total. On peut ne pas vouloir courir cette chance.

Le refuge de la confiance, rue de l'Université, est aux *Lettres nouvelles*. Maurice Nadeau, qui a renoncé depuis un moment déjà à découvrir chaque semaine « le meilleur roman écrit depuis la Libération », Nadeau, donc, règne aux *Lettres nouvelles*. C'est une revue de Professeurs, moins sérieuse que *Critique*, moins vive de ton que *Les Temps Modernes*, où les maîtres mots sont « sociologie » et « dialectique », le maître pays la Chine et les grands morts Joyce et Kafka. Dans notre géographie, Nadeau-sur-gauche se situe dans l'immédiat voisinage de *L'Observateur* et de *Théâtre Populaire*. Les rédactions et les sommaires échangent les personnes mais se repassent éternellement les idées. Voilà quelques années, vous auriez été séduit par ces idées-là. Pourquoi ont-elles ce goût de vieux aujourd'hui ? Peut-être, chez ces spécialistes du sérieux, manquent-elles justement de sérieux ? Toutes ces querelles sont politiques, et c'est toujours en épousant une cause que vous creuserez votre trou littéraire. Mais vous sentez-vous une vocation de mari pour les causes éternellement gagnées de l'utopie ? Hantez *L'Observateur*. Vous y trouverez de bons garçons, légers, brouillons, mondains. Ouvrez *Carrefour* ou *Rivarol*, on vous y apprend que ce sont là des traîtres, de dangereux révolutionnaires. Quoi ! ce triste bourgeois

libéral, cet homme du monde, Stéphane, le gentil Doniol-Valcroze, voilà nos jeteurs de bombes ? Comment ne pas sourire ?

Entre les cocktails de maisons d'édition, les bars, quelques salles de rédaction, quelques salons, vous découvrirez que les intrigues amoureuses, les complicités sociales, le copinage noctambule créent une seule et vague famille, où se retrouvent les adversaires de journaux et les rivaux littéraires. On se serre la main ; on bavarde même un peu. Les injures échangées, on a en commun de s'ennuyer ferme et d'avoir trente ans à Paris au même moment de l'histoire du monde. Ça crée des liens. La courtoisie, le libéralisme et la fatigue ont raison des divergences d'opinions. Ne soyez plus dupe des animosités de principe, des déclarations de guerre. Les escarmouches n'ont pas lieu entre de véritables adversaires, entre de véritables personnes, mais entre des personnages sommaires composés à moitié par les intéressés, à moitié par leurs frères d'en face. Que l'un d'eux *évolue*, revienne sur certaines de ses opinions et le proclame, ce sera peine perdue. Quelque eau qui coule dans ses livres, articles, mises au point, elle fera éternellement tourner le moulin dont il est le prisonnier mécontent, trop tard scrupuleux. À tous les étages de ce caravansérail vous découvrirez des réseaux d'amitiés, les pactes conclus dans les dîners, en week-end, en buvant un verre au Port-Royal, en déjeunant au Berkeley, en buvant un autre verre à l'Élysée-Club, en dansant à l'Éléphant blanc, en soupant chez Lipp.

Comment des gens qui se rencontrent chaque jour pourraient-ils se tenir rancune sans risquer un massacre général ? Votre premier souci sera d'entrer dans cette amitié. Elle est multiforme et solide ; elle cimente des privilèges ; elle exclut les tricheurs, et les premiers exclus seraient ces tricheurs plus indéliçats que les autres : les empêchours de danser en rond. La république des lettres, c'est la république des camarades.

Les règlements de comptes de 1944 et l'usage retrouvé de l'invective sans conséquences ont fait douter de cette complaisance générale, ont accredité la fable de clans irréconciliables et de milieux allergiques les uns aux autres. N'en croyez rien. Les sociétés ont la littérature qu'elles méritent, et notre bourgeoisie a une littérature bourgeoise. Qui sont ces bavards inséparables, le vieux Charentais gris, le jeune Charentais rouge (non, roux !) ? Ils s'appellent Chardonne et Roy. Ces dîneurs attablés ? Laurent et Stéphane. Ce jeune homme flatté d'être présenté à Lazareff,

n'est-ce pas celui qui le traitait de salaud ? Vous amuserez Tours avec ces anecdotes.

Quel est donc le pouvoir capable de réussir ces rencontres, la loi qui régit ces tête-à-tête de frères ennemis ? C'est, si vous voulez, le pouvoir que détient chacun à Paris mais qui ne peut s'exercer qu'en commun, *de se donner les uns aux autres du prestige*. On reçoit sensiblement la même notoriété qu'on donne, mais à la condition d'être tolérant. Un isolé est perdu dans cette foire aux échanges. Voici le secret : Dupont et Durand bavardent pour la première fois. Dupont se dit : « Quand même ! Qui m'aurait dit, voilà seulement cinq ans, que je serais aujourd'hui en train de bavarder familièrement avec Durand ! Que de chemin parcouru... » Et Durand : « Eh bien ! le voici, le fameux Dupont ! On le dit inabordable. Il a vite fait sa place. Et le voici tout aimable, tout familier. Je ne suis pas encore près de perdre le contact... » Et cet échange illusoire, ce vent troqué contre du vent, de proche en proche s'étend et forme une société.

Restent les talents. Mais nous reviendrons là-dessus.

*

Nous en étions restés aux éditeurs.

Vous pourrez, sans imprudence, risquer les jeunes, ou les rajeunir. Corrêa, Horay : ils paraissent à l'écart des chemins fréquentés.

Si l'un d'eux gagne à la loterie hivernale un beau Femina, c'est comme un arbre de luxe qui meurt en terre pauvre ; il ne s'acclimate pas. Cela au premier coup d'œil. Au second vous précisez votre sentiment : ce lauréat, aurait-il fait souche ailleurs ? Est-il de la race qui fait souche ? A-t-il assez de talent ? N'en a-t-il pas trop, et de l'espèce la plus subtile ? Vous voyez que les idées générales, ici, sont fausses une fois sur deux. Dans les mois qui suivirent son prix Femina, André Dhôtel publia coup sur coup deux livres, chacun chez un éditeur différent, et aucun chez le bénéficiaire du prix. Qu'advint-il ? Qu'il retrouva ses cinq mille lecteurs d'autrefois qui l'attendaient, comme à la sortie d'un tunnel éclatant, au bord de l'ombre estimable et triste où les lecteurs de *France-Soir* le laissèrent glisser à nouveau, et pour toujours sans doute. Au contraire, décernez à Vailland, même au Vailland-Corrêa, un imaginaire Goncourt, vous lui assurerez pour quelques bonnes années (et pour toujours sans doute) un public fidèle. C'est

qu'alors la magie aura touché un enfant coiffé. Quelque chose chez un Vailland attend, espère, habillerait, nourrirait la chance. On ne prête qu'aux riches, et il y a de riches natures littéraires – et des pauvres ; des dorées et des tristes. De sorte que l'éditeur, ici, ne fait plus rien à l'affaire, ce qui infirme mon affirmation du départ. Son rôle ne réapparaîtrait qu'en posant la question de l'*influence*. Influence double : sur les jurys et sur la chance. Ce n'est pas la même. Sur les jurys ? Une seule vérité : plus l'éditeur est puissant, riche, habile, plus ses chances de faire (ou de voir) couronner son candidat sont nombreuses. Sur la chance ? Nous retournons à la magie. Des éditeurs ont le don, d'autres pas. Des éditeurs apprivoisent le succès et d'autres le repoussent. Vous reconnaîtrez les premiers au style, au ton, à la souplesse, à l'air heureux. On ne s'y trompe guère. La chance tourne-t-elle parfois ? Oui. Tournez donc avec elle.

Si le sujet entraîne à ces développements, à ces retours, à ces restrictions, c'est qu'il brûle et déroute comme le jeu, comme une espèce d'amour. Je ne vois que deux univers sur lesquels règne la *chance absolue* : le cinéma et les lettres. La vedette et l'écrivain non seulement deviennent des monstres, mais ils ont choisi, au départ, cette monstruosité sacrée : le spectacle. Ils inventent ou ils miment la vie imaginaire. Ils sont à la fois les pourvoyeurs et les visages du secret le plus secret des hommes. « Identification », disent les psychiatres, ou « projection ». De Delly à Malraux, du Bédouin du désert à James Dean, voici l'amour des laides et l'immortalité des moribonds, la revanche des nuits solitaires et des gifles reçues. Du plus modeste – qui fait digérer les couleuvres – au plus digne – qui donne de l'honneur à la peur des hommes – les écrivains sauvent leur lecteur. Ils se sauvent et ils sauvent. À la lectrice du feuilleton-métro, j'accorde la même sorte de respect qu'au lecteur de Claudel. Un homme qui lit, c'est un peu mieux qu'un homme, ou c'est un peu plus pitoyable, mais de toute façon, on touche là des blessures graves. Un peu de gravité n'était pas inutile ici ; il faut donner l'échelle.

*

La Table Ronde est artificielle, mais vivante. Artificielle dans la mesure où elle s'invente un style (« notre couverture vermillon »), où elle fait, à coups de gentillesse, une carrure un peu large à des écrivains fluets. Mais vivante dans la mesure où elle supporte la gymnastique des extrêmes

réunis : Boutang et Stéphane, Frank et Hervé. À La Table Ronde vous trouverez avec qui bavarder, avec qui boire, avec qui sortir. L'un touche au cinéma, l'autre aux cabinets ministériels. Cela donne du brio à ces affections familiales. Vous n'aurez pas de mal à vous entendre mieux avec Laudenbach-le-juste, Laudenbach-le-scrupuleux qu'avec d'Uckermann. C'est un argument. Une petite pauvreté : La Table Ronde ne possède point de revue. Celle qui porte son nom est restée aux éditions Plon. Sipriot y mène le bon combat, mais quel combat, au juste ? Il a inventé l'« agenda du mois », gribouillé et raturé comme le petit Hermès d'une femme à la tête un peu folle.

Chez Denoël, on vend mieux Robert Amadou que Cécil Saint-Laurent. Une aile de la maison est occultiste et fantastique, l'autre faubourienne et anarchisante. Le plus joli sous-préfet de France a résolu de s'y faire des cheveux gris par plaisir, plutôt que, de Quimperlé à Digne, des cheveux blancs par patience. Il creuse, assisté du sapeur Kanters, la sape où ils espèrent engloutir un jour les auteurs de Julliard. Denoël, pour un jeune auteur, a ceci de bon qu'on y adopte tous les styles de l'édition, mais affectés d'un coefficient de simplification qui les rend innocents.

L'innocence est moindre dans la vieille maison Fasquelle, soudain rajeunie. Héritier de la poussière naturaliste, de Zola et de la bibliothèque Charpentier, le petit-fils d'Eugène Fasquelle a eu peur de ce trou noir au bord duquel le vertige le gagnait. Pris en mains par le plus vieux jeune homme de Paris, il s'est bientôt retrouvé entouré de personnes fréquentables qui buvaient son whisky. Le whisky et l'à-valoir sont les deux appâts capables d'attirer l'auteur. L'auteur est donc venu. On a organisé une battue et tiré quelques salves. Plusieurs victimes sont tombées mais l'on n'a pas encore osé achever les blessés. Mal ajusté, le feu des « Libelles » gagne de la précision à chaque agression. Frank, Sérant, Déon ont fait oublier Dhôtel et Dalí, l'ennui morne et l'ennui bruyant.

Cette battue Fasquelle cernait principalement les maquis parisiens. Ces maquis tiennent des postes peu sûrs, toujours prêts de capituler, mais encore animés d'un esprit offensif et capables de préparer des sorties. Ils s'appellent *Arts* et *La Parisienne*. L'hebdomadaire ressemble à un palmarès de distribution des prix – prix d'excellence, *ex aequo*, Jouhandeau et Cocteau – et la revue à une vitrine de farces et attrapes. Les cuillères y fondent et de pâles jeunes gens y posent du fluide glacial sous les reins académiques. Que le sérieux fasse irruption dans cette maison-là, et l'on

pourra tout en attendre. Surtout le pire, diraient, instructive rencontre, *L'Express* et Albert Paraz.

Les Parisiens tiennent maquis dans les beaux quartiers. Maîtresses et amants, ils les choisissent de bonne compagnie. L'accusation est venue comme une consécration : dandysme. Elle était formulée, comme toujours, par des agrégatifs affamés de chic anglais. On a cru alors que le dandysme était dans le trait d'écriture, voire dans le vêtement. On a pensé à tout sauf à la liberté. Tâtez de ce dandysme-là ; on vous le pardonnera moins facilement que les autres.

OceanofPDF.com

Paracritique

Toute votre ambition, depuis le départ de Tours jusqu'à la publication de votre manuscrit, tendra vers un seul espoir : rompre le silence. À tort ou à raison, vous pensez que la paix de votre vanité est à ce prix.

Mais d'abord, choisissez : faire parler de vous ou de votre livre. Si votre livre ne rencontre que des doigts feuilleteurs, des regards indulgents et rougis de myopie, votre personne, par contre, peut toujours intéresser le petit bataillon des chroniqueurs et des échetiers. Votre personne, c'est-à-dire le phénomène qui sommeille en vous, à votre insu peut-être. Ne croyez pas qu'un scandale étouffé en un jour, une aventure paralittéraire brillante mais point éclatante suffisent à faire de vous un personnage. La surenchère, dans ce domaine, a été poussée très loin depuis dix ans. On ne s'étonne plus. Un premier romancier berbère, ou kabyle, ou dahoméen, faisait dresser l'oreille. Aux seconds livres des premiers phénomènes, ou aux premiers livres des seconds phénomènes, les pesantes lois de l'inertie reprennent leur empire. Les éditeurs ont mis à inventer des monstres une sorte de rage. On a vu paraître le Roman d'un Aveugle, le Roman d'un Mineur, le Premier Roman d'un Vieillard, les Premiers Vers d'une Enfant. Tout se passe comme si chacun de ces numéros avait épuisé pour toujours les chances de l'espèce ainsi révélée. Seules les grandes espèces – adolescence cynique, homosexualité – conservent leur chance, c'est-à-dire la chance qu'un roman que la rumeur et les échos classeront dans l'une de ces catégories soit jugé *aussi* sur ses qualités littéraires. C'est ainsi qu'on peut espérer qu'un nouveau livre, d'une qualité comparable à celle des *Amitiés particulières* ou du *Rempart des Béguines*, pourrait paraître sans qu'on évoquât aussitôt ces deux romans, et sans que son auteur fût qualifié de « nouveau Peyrefitte » ou de « nouvelle Françoise Mallet ». Prenez-y garde, il est très dangereux d'être « un nouveau X... » ; presque aussi dangereux que d'être pour une ou deux semaines le Nègre, le pédéraste ou le prêtre-ouvrier de service.

Les échetiers, ce sont les indicateurs de ce milieu. Leurs bavardages, leurs questions, leur alerte permettent de prévoir l'arrestation sensationnelle

du gangster Sagan, ou de jouer aux pronostics sur les rafles et coups de filet annuels de décembre. Il ne faut pas confondre, bien sûr, les dossiers trop précis pour être gais d'un Jean-François Devay avec les roueries désenchantées d'un Henry Muller. L'un ressemble à l'âcre et âpre bilieux toujours prêt à vous raconter les maladies d'autrui, l'autre offre avec une nostalgie de vieux jeune homme ses *articles de Paris*, parmi lesquels on trouvera toujours deux souvenirs pour une nouveauté. Les tâcherons de l'interview, les petits calibres de l'incessante arquebusade littéraire ont, selon leur feuille, un style plus ou moins compassé. Prasteau, enfermé dans le pré carré des amitiés *Figaro*, s'y conduit en homme de bonne compagnie. Plus de débraillé ou de fantaisie chez Millau, chez Montigny.

À mi-chemin de la critique et de l'écho, vous pouvez obtenir l'attention des spécialistes de l'heure-avec ou de l'heure-chez. C'est là une forme bien supérieure du bavardage littéraire. L'on y sait de quoi et de qui l'on parle. Il faudrait être sûr, pour être absolument rassuré, que M. Noël et M. Charensol laissent à leurs Dominique Arban, à leurs Gabriel d'Aubarède, toute liberté d'aller bavarder avec des écrivains qu'ils aiment. Il règne – au *Figaro littéraire* en particulier – une notion assez exclusive de l'intérêt général des lettres. M. Galtier-Boissière, qui excelle à poser des cartouches de dynamite sous les monuments de l'autre avant-guerre, a touché une fois à l'actualité dans un article du *Crapouillot* au titre grossier. Il citait quelques noms de la célèbre liste noire du Rond-Point-des-Champs-Élysées. On s'indigne qu'existent ces répugnances. Pourquoi ? Toutes les feuilles ont leurs opinions, leurs amis – qu'on pousse –, leurs ennemis – qu'on repousse. La seule particularité du *Figaro*, c'est que *Le Figaro* sait pourquoi X et Y sont des adversaires, alors que X et Y ne le savent pas. Mais ce doit être manque de réflexion. L'autre particularité de cette grande maison est d'avouer ses inimitiés dans des notes de service signées L.G.R., alors qu'ailleurs on ne fait donner la note que pour les complices et la famille.

Les « cinq minutes avec » du *Figaro littéraire* vous vaudront une petite photographie, et une heure de la dangereuse conversation de Mme Arban. Dangereuse parce que slave et facilement moqueuse. Mais enfin, si « Natacha » ne parle pas de tout ce qu'elle aime, elle ne parle jamais de ce qu'elle n'aime pas. Lorsqu'elle a le temps d'en parler, cela s'appelle *Dostoïevski le coupable*, c'est-à-dire un beau livre. La visite que vous fera M. Bourin ou M. d'Aubarède aura les honneurs de la première page des *Nouvelles littéraires* et sera illustrée d'un fidèle et respectueux croquis de

Bernard Milleret. Ces petits plaisirs, qui sont peu de chose, vous flatteront et commenceront de bâtir ce à quoi vous tenez plus secrètement qu'à l'estime : votre *figure*. En cela, les maîtres de la paracritique sont tout-puissants. Ne l'oubliez pas.

*

OceanofPDF.com

Critique

La vraie critique, elle, sera d'une approche difficile et décisive. Pour la bien comprendre, il faudrait en faire l'analyse selon plusieurs divisions.

Une *géographie* révélerait ces États gouvernés différemment, et que vous devrez soumettre successivement et grâce à des stratégies différentes : les critiques quotidienne, hebdomadaire, mensuelle et même pire.

Une *hiérarchie* indiquerait des étages, comparables aux étages des immeubles bourgeois vers 1910 : ils ne sont pas habités par les mêmes gens.

Entendons-nous bien : la critique est essentielle, elle est toute-puissante. Un jour, un éditeur riche chargea un institut d'étude de l'opinion de lui vendre à prix d'or quelques-unes des lapalissades que découvrent ces organismes au terme de leurs sondages. Il s'agissait de savoir – *scientifiquement* dirait Ionesco – la part de chaque sollicitation possible dans ce miracle : l'achat d'un livre par un Français. La grave enquête révéla, confirma, que les presses – l'écrite et l'orale – faisaient presque tout et la publicité presque rien. (Ce conseil, au passage : *ne demandez pas de publicité à votre éditeur* ; aucune oreille sensible ne supporte d'entendre une vérité défendue avec des arguments aussi sournois.) La presse parlée, l'on-dit-que, les tuyaux échangés l'après-midi par les dames ont toujours leur source, proche ou lointaine, dans la presse ou dans ses affluents, radio et télévision. Un livre – puis, après quelques livres, un auteur – meurent de silence. Le silence total est une maladie sans rémission. Le petit bruit d'estime, ou le petit bruit de chapelle et d'amitié, ou le grincement du scandale, ce n'est pas le Pérou, mais l'espoir s'y entretient.

Un dossier de presse maigre est un constat de décès. Un dossier épais, débordant d'injures et de photos, riche en articles parisiens autant qu'en douceurs provinciales ou belges, un dossier d'où Charles Exbrayat ne paraît pas avoir chassé Kemp et Lalou, c'est au contraire aussi sain, aussi rassurant qu'un ventre. L'auteur le caresse et le porte comme l'obèse sa proue, jovialement. C'est aussi, bien sûr, aussi bête et vulgaire qu'un ventre ; en vieillissant ça retombe, ça devient flasque ; ça jaunit. Oubliez sans intention de retour une presse *jaune*, effrangée, c'est-à-dire une presse

âgée de plus de deux ans. Elle vous déconsidérerait, et d'abord à vos propres yeux si vous avez un peu d'humour. *L'œuvre*, l'avenir, la survie, l'éclat de l'œuvre, ce sont des affaires sérieuses. Elles ont en effet le temps pour elles. Mais un succès, c'est immédiat, c'est un plat à manger chaud. Brûlant, il est délicieux, fort, il enivre parfois. La presse, qui en est le signe et le symbole, doit donc rester un plaisir éphémère. Un drame de la condition d'écrivain, c'est que le succès, presque seul, donne la force, l'envie, l'audace de *continuer*, c'est-à-dire de bâtir une œuvre. Ainsi le plus grave est à la merci du plus vain. Ne mobilisez pas le pauvre consul de Civitavecchia pour infirmer cette vérité. Il vous faudra vous arranger de cette injustice qui gît dans la sotte nature du littéraire. Vous êtes un peu dans la situation d'une femme qui risquerait de ne plus prendre d'amant de sa vie si le premier ne l'a pas comblée. Vous me direz qu'elle peut être, cette dame, frigide, laide et maladroite en amour. Tant pis, dans ce cas, pour elle. Mort aux pisse-froid, aux maniaques du manuscrit. Nos provinces et nos banlieues en sont pleines, ils ne méritent *aucune* pitié.

À quoi se reconnaît une « bonne presse » ? À ce qu'elle est chaude et entraîne vos amis à vous téléphoner. Chaude, cela veut dire injuste, provocante, vive. Bien sûr, les trivialités ne sont pas les dernières à entrer dans ce cocktail. Tant pis. Défendez-vous de succomber à la bêtise comme vous vous défendez, j'en suis sûr à l'avance, des scrupules. Le reste appartient à la chance.

Un ultime conseil sur ce chapitre : l'injure vaut mieux que le silence, et la louange en forme de politesse vaut beaucoup moins que l'injure. C'est la vieille histoire du « je te hais » qu'adorent les amants. À défaut des six colonnes de miel, du chapeau bas d'Émile Henriot, l'amour vache incrustera votre titre et votre nom dans cette zone sensible des mémoires où dort la nostalgie des crimes passionnels.

Vous le notez au passage : nous ne quittons guère le vocabulaire amoureux.

*

La critique des quotidiens n'est pas exactement quotidienne. Cinq fois par semaine vous risquez un entrefilet dans *Le Figaro* ou cinq lignes dans *France-Soir*. La « page des lettres », le sixième jour, vous apporte sa chance possible. Pour moitié, les feuilletons littéraires des quotidiens sont le fruit

du plaisir et pour l'autre moitié les fruits secs du devoir. Lisez attentivement, par exemple, Kléber Haedens. À je ne sais quoi de plus ou moins vif, de plus ou moins convaincant, vous saurez s'il parle de son livre ou du livre d'Untel dont il convient de parler. Les critiques du cœur portent toujours avec elles un sentiment chaleureux et un peu de donquichottisme. On explique la préciosité à un million de lecteurs – ou le pessimisme, ou la rareté. Ce sont des éloges à critique perdue. Au contraire à ce ton de labeur, à cette estime scolaire, vous reconnaîtrez la soumission à la note de service. Remarquez bien que les notes de service ne peuvent pas tout. Imaginons Pierre Lazareff, pour un ami, mobilisant toutes ses divisions, jetant au combat ses forces lointaines (les féminines, les provinciales, les luxueuses), rédigeant un appel en forme de communiqué. (« À toutes les voitures patrouillant dans le secteur du roman, nous signalons la brillante infraction dont vient de se rendre coupable notre collaborateur et ami Yves Grosrichard... etc. ») Doué au départ d'une puissance impérative et quasi illimitée, cet appel perdra, de copie en copie, de double en double, de corbeille en dossier, le plus évident de son pouvoir : la voix, le geste, la proximité du maître. Il arrivera que cet écho assourdi de la puissance et de l'amitié conjuguées n'éveillera plus aucune velléité critique. La note utile, la note fructueuse doit être tirée à bout portant par l'intermédiaire doué du pouvoir d'exécution. Un chef de rubrique, un responsable de page littéraire sauvent leur homme en trois semaines. Type de l'objectif, homme à abattre (c'est-à-dire à émouvoir, « d'amitié ou de colère ») : Roger Giron.

Le pouvoir des pages littéraires de quotidien est souvent limité, en fait, par des sensibilités sociales, par des barrières politiques. Il est rare qu'une chronique « d'opinion », comme celle de Claude Roy à *Libération*, possède une efficacité plus vaste que la zone sociale et politique couverte par le journal. Et encore ! D'où l'inefficacité de louanges venues de *Franc-Tireur*. D'où, *a contrario*, l'efficacité certaine mais étroite, stérile, d'une bonne critique dans *L'Humanité*. Ajoutons que cette dernière, assenée trop vite et dédiée à un non-communiste, a pour effet de tarir impitoyablement toute critique « bourgeoise ». La critique d'extrême gauche brûle deux fois sur trois sa malheureuse proie. On voit comment, bien utilisé, ce pouvoir peut servir les ténébreux desseins...

Du côté de *L'Aurore* vous trouverez une métamorphose un peu grise, un peu exsangue des bons feuilletons de jadis. Un Mistler continue d'exprimer tranquillement ses goûts, à la petite semaine, et rien n'indique qu'il les

soumettre à des directives. Cette critique de goût, un peu languide par essence, ne fait pas vendre. (Mais on me dit que l'intéressé a vérifié le contraire à la Maison du livre français, où il est pape... Je me tromperais donc.) Plus rentable serait une critique d'humeur qui ne serait pas toujours offensive. Dans cette voie, on ne trouve guère que des critiques de mauvaise humeur ; celles du *Canard enchaîné* et les amers billets hebdomadaires d'un Claude Mauriac ne sont pas si différents.

L'hebdomadaire apporte plus d'honneur à son feuilletoniste et de lecteurs à l'auteur critiqué. De deux choses l'une : ou bien le poste est stable et la critique prend une allure et une force d'institution, ou bien le passage des chroniqueurs est si rapide que l'influence de la chronique s'amenuise jusqu'à rien. *Carrefour* est un bon exemple : Hoog, Laurent, Nimier, Fouchet, Pia ; qui se souvient de leurs opinions ? Beaucoup plus précieux sont ici l'écho, l'anecdote sur la personne, la photo aimablement légendée. L'auteur recevra alors les dix coups de téléphone qui lui indiqueront que le commérage a porté, là où un jugement sérieux n'aurait pas même été lu.

Il ne faut pas quitter les hebdomadaires (nous y reviendrons) sans dire un mot des magazines. L'auteur « littéraire », à s'y voir commenté, gagnera une haute et équivoque et nouvelle opinion sur soi. A-t-il écrit un roman d'analyse nourri de Constant, ses maîtres sont-ils Kafka, Lautréamont, Larbaud ? Il se retrouvera expédié en cinq (amusantes) lignes, sous-titrées « Une fille méchante » ou « Un triste sire », flanquées d'un petit dessin, et il se dira qu'il y a, en littérature, quelque chose de changé.

Si la surprise consiste en une page de *Elle* intitulée « Le roman de la semaine », illustrée en deux couleurs, avec fiche d'identité, photo, digéré de l'intrigue et neuf dessins pittoresques, la surprise ravie de l'auteur n'aura plus de bornes. Admis à la gloire de la bande dessinée, du « comic » pour lecteur d'âge mental un peu tendre, il comprendra qu'un sort enviable l'attend. Il ne restera plus longtemps un paria.

Les revues littéraires mensuelles (ou à peu près) relèguent la gymnastique critique en queue de programme et la vouent au corps 8. Vous ne pourrez pas ne pas avoir, vous avez déjà, de jeunes amis qui tricotent la note dans quelque revue. Méfiez-vous d'eux, ils ne vous rateront pas. Ils vous sacreront ou vous abattront en vingt lignes abstraites que personne, jamais, ne lira. C'est là un sort commun et pénible. Visez la chronique officielle. Vous l'obtiendrez dans la mesure exacte de vos sacrifices aux manies de la maison. Une tarte à la crème littéraire (ex. : Robbe-Grillet)

vous vaudra Blanchot. Le féminisme, Mme de La Fayette à la paresseuse vous vaudront Dominique Aury. Et ainsi de suite : les conversions sont commentées dans les revues d'églises, les révoltes à Nadeau-sur-gauche, la symbolique rosicrucienne à *La Tour Saint-Jacques*, l'homosexualité un peu partout. Bien sûr, les grimaces politiques seront reconnues et signalées. Un clin d'œil gauche racole Kanapa ; un clin d'œil droit Robert Poulet, etc.

Les revues cultivent l'amitié.

Une exception, magnifique, presque trop belle de sérieux et de probité : *Le Mercure de France*, dont les notes devraient faire autorité mais sont rigoureusement méconnues. Au reste, vantez *Le Mercure*, on prendra cela pour un paradoxe.

Vous devinez que tout cela est dit trop vite. Vous avez déjà vos fidélités, vos colères. Vous savez qu'un Coiplet – on parle de ces petits articles comme d'une sorte d'oiseau – est triste ; que la page-littéraire-de-*Combat*, après avoir changé dix fois de locataires, s'est transformée en une espèce d'hôtel meublé où cohabitent cocassement tous les frères ennemis. (Ils ont cependant en commun d'aimer écrire pour le *seul* plaisir.) Il vaut mieux revenir aux lois générales.

J'ai passé rapidement sur les hebdomadaires. C'est qu'ils sont le lieu d'élection de la critique en étages.

La plus prestigieuse est composée, précisément, des rez-de-chaussée. Il paraît que ceux-de-Paul-Souday-dans-le-*Temps* restent un exemple. Ils sont tenus aujourd'hui par MM. Rousseaux, Kemp et Henriot. Locataires de bonne foi et de plein exercice, ces chroniqueurs exercent leur fonction critique avec une dignité des gens installés et élèvent à la hauteur d'une dignité supplémentaire leurs manies ou leur peur panique d'être en retard d'un bateau. L'importance de Simone Weil, le message de Bernanos, l'angoisse camusienne, Sagan-une-nouvelle-Colette ou Sagan-Radiguet ou Sagan-Laclos : ce sont des articles de foi.

On n'ose attaquer ces personnages. La moindre vérité risquée sur eux prend des allures de vengeance ou de complot juvénile. Il reste que, dans le rapport actuel des forces, un rez-de-chaussée vaut trois mille lecteurs. Il est donc important, il est essentiel d'obtenir un rez-de-chaussée. Il est beaucoup moins important d'offenser les détenteurs d'un pouvoir aussi enviable. La notoriété est assez difficile à conquérir sans chercher à ajouter à la difficulté. Bon an mal an, les locataires du bas ne commettent d'ailleurs pas plus d'injustices que leurs voisins. Leur suffisance irrite davantage

parce que institutionnelle. Mais, entre les successeurs probables de MM. Henriot, Kemp et Rousseaux, s'il me fallait choisir, je choiserais les respectueux (Mallet, par exemple) et non les insolents (Bernard de Fallois). Méditez d'ailleurs les idées générales sur le roman que Robbe-Grillet publia pompeusement dans *L'Express* du dernier printemps, et vous mesurerez de quel ennui systématique nous menacerait demain un académisme intelligent. À tant que faire devoir lire les feuilletons hebdomadaires de graves personnages, il faut préférer ceux qu'un long usage a gratifiés d'un vocabulaire, d'une tête et de naïvetés en quelque sorte traditionnels. Ils font partie, comme le contrôleur des poids et mesures, du paysage.

L'étage intermédiaire est tenu par les colonels ou les commandants de critique. (Les précédents sont des généraux et l'Académie leur vaut même le maréchalat.) Le bon commandant Blanzat, le vieux colonel Lalou, et M. Billy, dont le grade est incertain mais dont on sait qu'il est service-service, un peu grincheux, tiennent cet étage. On dit que les cinquante-deux feuilletons annuels du commandant Blanzat sont prévus un bon temps d'avance et épousent tous les méandres des amitiés figaresques. Ce n'est certainement pas vrai. Au reste, puisque M. Blanzat se borne à raconter brièvement, mais scrupuleusement, l'intrigue des livres qu'il commente, on ne peut l'accuser sans le flatter de faire des *critiques* complaisantes. Tout au plus dit-il gentiment de quoi l'on a voulu écrire.

Certains hebdomadaires, comme *Arts*, paraissent voués entièrement à cet entresol. *Arts* a rajeuni la chronique-Blanzat par l'adjonction d'une photographie et la reproduction de réponses à des questions indiscretes.

*

Les *notes*, ici comme ailleurs, sont les chambres de bonne de l'immeuble littéraire. Coquettement aménagées comme aux *Nouvelles littéraires*, ou monacales comme à *Critique*, elles représentent, ici et là, la même misère, la même honte sociale. Critiqué par notes, le jeune écrivain souffre exactement du mal de n'être pas reçu. Ou mal. On ne le lit qu'en bout de table, et aux dîners ternes.

En face de cette rigoureuse hiérarchie, comportez-vous exactement comme l'ambitieux, qui préfère ne pas « sortir » à aller n'importe où.

Acceptez une seule invitation médiocre, elle vous marquera impitoyablement. Vous deviendrez l'homme d'un étage. On peut atteindre du premier coup au rez-de-chaussée, mais espérer y descendre par promotions successives est un leurre qui vous causerait bien des amertumes.

*

OceanofPDF.com

Savoir-faire

Ne vous privez pas du plaisir d'être habile, votre âge y tient.

Mais rappelez-vous que vous n'apprendrez pas l'aisance ni la grossièreté, pas plus les bonnes que les mauvaises manières, les adroites que les sottes. Rappelez-vous également que si les spectateurs de la comédie sont naïfs et accréditent volontiers les mauvaises légendes, vous ne serez jamais exactement le personnage que vous espériez. On vous croira un peu meilleur et un peu pire que vous n'êtes. Vous aurez un état civil quand vous souhaiterez une légende, et vous souffrirez des commentaires autour de ce qui mérite le silence. Mais vous n'en êtes, pour l'instant, qu'à l'envie de jouer votre rôle, un rôle, et vous pillez le répertoire.

*

Voilà deux années, un jeune cynique obtint un grand prix de décembre. La partie fut bien menée, quoique de façon un peu lourde. Il appuyait le trait. Mais enfin, il se trouva que la chance, le calcul et le bluff se recouvrirent et coïncidèrent miraculeusement. On accorda de l'estime au lauréat dans la mesure même où son livre n'en méritait guère. (Peut-être ce livre ne méritait-il pas non plus l'excès d'indignité sous lequel on l'accabla ?) Ce qu'on saluait ainsi, ce n'était pas le talent couronné, c'était que le talent eût été capable de voler des lauriers dans l'occasion précise où il ne les méritait pas. On saluait cette jeune autorité, cette assurance effrayante des joueurs qui n'ont pas de répondant. On était prêt à se pousser pour faire une place à ce garçon bavard, satisfait, dont la mythomanie relayait le talent de façon si théâtrale.

Que se passa-t-il ensuite ?

On vit le gagnant perdre en quelques mois ses amitiés, dilapider quelques millions, mener une mauvaise intrigue et de fallacieux projets, brouiller à plaisir les cartes de son propre jeu au point de perdre même les coups où il était maître. On se dit que ce cynique-là n'était qu'un Savoyard, que

décidément il ne méritait pas que le cercle s'ouvrît pour lui et l'on prit le parti de l'oublier. Mais qui lui demanda des nouvelles de son prochain livre, de son travail ? Qui lui conseilla d'écrire ?

Si vous commettez, dans le jeu, des erreurs et si vos erreurs vous compromettent, n'attendez guère que l'on vous tende une perche. On vous regardera glisser sur le parquet du salon, renverser votre tasse, vous brouiller avec le président, déplaire aux dames, vous faire tromper. Vous aurez peu d'amis. Un écrivain d'âge, un de ceux qui se prennent le plus facilement d'affection pour les jeunes gens, possède ce travers avec une assez joyeuse muflerie. Une victoire ? Il y vole. Un échec, une maladresse, une lenteur ? Il écrit, tôt le matin, dix lettres sarcastiques qui s'en iront mesurer votre infortune, en supputer les conséquences catastrophiques. On aime bien les gens heureux. Mettez donc toutes les chances avec vous.

Cynique, soyez un cynique méticuleux et sage. Laborieux, soyez-le avec humour.

De toute façon, restez un peu en deçà de votre personnage.

*

D'abord, cette audace que vous avez ceinte comme une épée, ne la dépouillez pas à la première escarmouche un peu vive : avec votre éditeur.

*

Au moment où votre manuscrit, lu par un éditeur, vous vaut, dans un délai raisonnable, de vous asseoir en face de lui pour parler contrat, vous devenez une marchandise précieuse, une personne à n'aborder, pour la capturer, qu'avec courtoisie et chaleur. Une partie de votre avenir financier, en tout cas l'idée que vous vous faites de vous-même et surtout l'idée que votre éditeur se fait de vous, vont se jouer entre le moment où l'on vous convoque et celui où vous signez.

Répétez-vous que rien n'est plus facile que de se faire éditer. Un manuscrit publiable est une valeur rare. Si deux éditeurs se la disputent elle devient plus rare encore. X publie-t-il un roman que Y a refusé ? Aussitôt Y convoque ses lecteurs, interroge avec suspicion son directeur littéraire,

sonde les termes de ses fiches de lecture. Un éditeur vacille au bord de la gaffe comme saisi de vertige. Tombera ? Tombera pas ? Ne vous laissez donc pas séduire par le téléphone matinal de Julliard, la sirène Gallimard, l'autorité technicienne de Charles Orengo. Hésitez. Payez-vous des luxes infinis d'hésitation, de scrupule, de comparaison. Ne soyez dupe d'aucune promesse, d'aucun prestige. Si l'inquiétant M. Nielsen (qui cote en Bourse l'édition comme du pétrole ou du caoutchouc) vous propose un chèque cinq fois supérieur à celui de ses confrères, ne le suspectez pas sans réfléchir de sottise ni de vulgarité. Il est plus riche qu'eux, plus audacieux, donc il a raison contre eux. Pour vous, un éditeur doit être l'homme capable de vous nourrir. Ceux qui vous vanteront conjointement les bienfaits de l'ascèse et les prestiges de la qualité, méfiez-vous-en. Ils vous parleront de cinquante mille francs d'à-valoir comme les confesseurs de la chasteté : avec cette arrière-pensée que la générosité est un péché. Soyez donc âpre, exigeant et rusé. On vous respectera dans cette mesure. Désintéressé, on vous croirait dupe, c'est-à-dire dupé, « dupable », bref : idiot. Or on lance mal, on défend mal, *on édite mal* un auteur idiot.

N'oubliez pas non plus que, mis à part ses conditions immédiates, un contrat vise à vous lier. C'est une condamnation à l'emprisonnement. Les peines varient selon les lieux. Rue Sébastien-Bottin on tentera de vous attacher pour dix livres. Ailleurs pour cinq. Chez les philanthropes pour trois. Comme leur nom l'indique, les philanthropes ont raison et veulent, avec votre bien, le leur. Les épouses fidèles sont celles qu'on laisse libres de se promener un peu. L'envie de trahir naît avec les soupçons.

Cinq minutes *avant* d'avoir signé votre contrat, vous serez encore une sorte d'être humain : sollicité, respecté, flatté. Cinq minutes *après*, vous ne serez plus qu'un nom de catalogue, une fiche de « planning ». L'édition à Paris est entrée dans sa décadence lorsque cet état d'esprit est né. Le contrat, c'est une première coucherie, et vous êtes la femme. L'expression « s'être fait baiser » prend ici tout son sens. Lorsque vous avez signé, votre éditeur vous a « eu ». Fini les coquetteries, la séduction. Il se retourne vers le mur et s'endort. Le sommeil de l'éditeur, les ronflements de l'éditeur sont parmi les humiliations les plus cuisantes de cette amoureuse délaissée : l'auteur.

Ce n'est pas pour céder au goût radical du nègre-blanc que l'envie me vient, après le point de vue pessimiste, d'exposer l'optimiste.

Méfiez-vous, hésitez, ergotez, juridiquez, pesez – soit : mais ne prenez pas le style vieille fille, le style plaideur. Les hommes en général et les séducteurs en particulier ont de l'estime et du goût pour les bonnes filles qui glissent au divan sans rechigner, de bon cœur, lorsque l'envie leur en est venue. Ces filles-là, à leur façon, sont libres. Elles sont rarement laides, jamais froides, au grand jamais maltraitées.

L'éditeur voue à l'auteur savant, subtil et méfiant une admiration empoisonnée. Il ne l'aime pas. Il le respecte, mais la tête pleine de ces restrictions mentales qui ruinent la gentillesse. Si les Gallimard ou les Flammarion pratiquent volontiers l'intraitable rigueur, usent du ton « contrat-contrat », ligotent, retiennent, embastillent, d'autres (je pense à Fayard, à Plon, à René Julliard) savent aussi rendre la liberté qu'ils ont naguère piégée. Les exemples abondent, d'alternances consenties, de contrats déchirés, de gestes courtois pratiqués au nom de cette machiavélique politique : l'intelligence. Les mauvais amants enferment, soupçonnent et font suivre. Les bons amants comptent sur leur seul charme et sur le plaisir qu'ils donnent aux dames. Auteur femme, auteur séduit, vous choisirez des éditeurs qui fassent bien cette espèce d'amour : l'édition. Vous en tirerez des agréments. Vous aurez bon teint.

*

Argent

L'argent est plus respecté chez les écrivains que chez les banquiers, les commerçants ou les voleurs, parce qu'il y est plus rare. Au fond de chaque littéraire gît la vague certitude qu'il ne mérite pas les sommes misérables que ses livres lui rapportent. Lui en rapportent-ils un peu davantage ? Cet argent lui paraîtra impur, souillé, puisque surgit de cet obscur commerce avec le plaisir et les ombres qu'est l'acte d'écrire. Lui en rapportent-ils beaucoup ? C'est un argent magique, multiplié aux dimensions d'une notoriété inexplicable, abstraite : une espèce de loterie nationale dont on avait cru tous les billets perdants – mais *honorablement* perdants.

Ajoutez à ces sentiments de culpabilité, de hasard et de plaisir, que les écrivains, parce qu'ils sont gens d'humeur et de passion, ont facilement le

goût du faste, l'obsession du superflu, le geste facile et spectaculaire. Il n'est guère d'écrivain qui ne soit occupé à jouer une vie d'écrivain. L'argent peut être, avec les maîtresses et les signes extérieurs de la vanité, un des grands accessoires de ce jeu.

Traitez l'argent avec prudence. Il pourra faire beaucoup pour ou contre vous. Portez-vous beau, paraissez-vous « à l'aise » dans votre peau et vos vêtements ? On perdra toute indulgence à votre endroit. Portez-vous l'air misérable, l'allure mendiante, la chemise épuisée ? Vous ferez antichambre. Il n'y a guère que rue Jacob que le misérabilisme nourrit encore, chichement, un littérateur. Ailleurs jouent inexorablement les règles et les réflexes de la société bourgeoise. L'argent de l'écrivain est toujours un argent bourgeois, mais comme il n'y a guère d'œuvre que de la révolte, de la mise en question, de la cruauté, c'est aussi l'argent du péché. C'est pourquoi, quoique vous fassiez, vos cravates et vos tweeds seront coupables. Gagnés au jeu littéraire ils appelleront le soupçon, gagnés hors jeu, au cinéma ou dans des journaux, ils appelleront la réprobation. Riche, un écrivain sera entouré d'envieuse méfiance, enrichi, on mettra cinq bonnes années à le respecter. Pauvre, on le traitera avec cette gentillesse peureuse que la mort seule, si elle survient brusquement, fait apparaître pour ce qu'elle est : une assez sale façon d'assassiner. On l'a bien vu avec ce « pauvre Calet ». Les articles qu'on n'a pas proposés à Calet d'écrire, les droits qu'on ne lui a pas versés, les avances qu'on ne lui a pas consenties, les coups de téléphone qu'on a omis de lui rendre ; tous ces remords ont fleuri en douceurs nécrologiques. Jouez à deviner qui est le modeste vivant qui sera le mort regretté de demain. Regretté, soit, mais mort. On comprend que le spectacle de cette littérature à l'économie ait favorisé un peu d'insolence.

Lisez les textes écrits en dix ans sur Drieu, écoutez ses contemporains parler de lui : l'argent, les bars, l'élégance, les femmes – on ne parle que de cela. Des livres, des opinions, des amitiés et des colères ; soit. Mais surtout une panoplie d'homme qui faisait envie. La nuit et tout ce que l'argent permet de posséder, chairs et choses, l'ennui et le silence – nous reconnaissons ces thèmes, ce sont ceux qui font bon ménage avec la mort.

Le métier d'écrire est un des derniers romantismes. Les autres (la révolte, le désert, le suicide) sont entrés dans la légende romanesque sous forme d'une entrée en littérature. C'est pourquoi le dandysme, de Barrès à vos aînés immédiats, obsède les écrivains de ce siècle. Un certain air

d'exténuement, d'ivresse et de violence n'est plus permis, par quelle ironie ?, qu'à des jeunes gens de plume.

Ne jouez pas mal ce rôle. Et surtout, ne reprenez pas les rôles et les défroques que vos aînés, assagis, ont abandonnés.

Pour être scrupuleusement élégant, lisez *Adam*, mais en chiffonnant les pages. Je ne vais pas m'étendre sur la futilité.

*

Voiture

Vous voulez conduire de longues voitures ? Réfléchissez. La Jaguar aura son chapitre dans les futures littératures. Pour moi, je trouve ce fauve un peu ostentatoire. Les écrivains devraient naître possesseurs de Jaguar. Ils les feraient tourner à Montlhéry pendant que des lecteurs à mille francs le manuscrit accorderaient des « avis favorables » à leurs romans, pendant que des chroniqueurs à quinze mille francs l'article les loueraient, et ainsi de suite. Mais le cabriolet que vous achèterez *après* votre premier succès fera plus pour la réputation de votre éditeur que pour la vôtre. Ayez une 203. Faites-la laver chaque semaine. Changez-la chaque année. Entretenez, avec ces mécaniques de vanité, des rapports d'expert-comptable ou de jeune notaire. Pour son éditeur, un jeune auteur est un hurluberlu qu'il peut doré ou ternir au gré de la chance et de son bon vouloir. Amenez votre éditeur à vous traiter en homme normal ; ce sera une grande victoire.

*

Quelques amis, un léger succès vous vaudront des invitations. Le monde existe ; il ne vous concerne pas. Soyez sans crainte, il vous recevra. Il a besoin de vous. Et pas seulement le faux monde, le littéraire, avec ses deux ou trois salons hantés par les extravagants et les gentils : celui de Lise Deharme, celui de Florence Gould. Mais le vrai, celui des gens que vous ne connaissez pas et qui vous accueilleront avec amabilité. Ne vous croyez pas condamné à l'originalité, aux trucs. Brisez quelques objets, soyez insolent ; on ne vous en voudra pas. Il me vient une grande fatigue lorsque j'entends

rapporter ces exploits de jeunes gens. Je pense aux livres qu'ils n'écrivent pas ; aux soirées de paix qu'ils gâchent ; aux silences nécessaires qu'ils saccagent. Je le sais, je ne ferai pas justice du snobisme ; ni du désir d'étonner ; ni de son complice : le goût des gens convenables pour les amuseurs civilisés. Ne devenez pas un amuseur. On peut l'être aussi bien, poivrot homérique, au bar Bac, à quatre heures du matin, chez la duchesse de La Rochefoucauld ou à Saint-Tropez. Vous trouverez partout des complices indulgents de votre comédie. Si deux cents personnes parlent de vous avant que dix mille ne vous lisent, dix mille ni cent mille personnes ne vous liront sans doute jamais – ou pas longtemps. Vous voyez : une leçon de morale. Je pense à ce comble du cynisme que serait le *naturel*. Relisez Stendhal. On y trouve d'autres leçons que celle de Julien. Au reste, tenez-vous à avoir la tête tranchée ?

*

Dames

Je crois connaître tous les écrivains qui ont aujourd'hui entre vingt et trente-cinq ans. Ils ne sont pas heureux. Ont-ils une femme, ils la quittent ; des enfants, ils les abandonnent ; des passions, ils les usent. Ce sont encore les passions qui résistent le mieux à l'examen. Vous imaginez que c'est un grand plaisir que de traverser, à l'entracte d'une générale du TNP ou de Marigny, le foyer du théâtre aux côtés d'une jeune femme dont on saura qui elle est, et que c'est vous qu'elle accompagne ? Eh bien, vous avez raison. C'est un plaisir et une grande gloire. Vous savez déjà que les cadeaux de la vanité sont les plus rares, ceux qui brûlent le cœur et le durcissent. Mais vous conviendrez avec moi que ces chemins-là, s'ils conduisent à une vie bien faite, que ces plaisirs, s'ils sont à la fois le poison et la santé de votre œuvre, ce n'est pas ici le lieu d'en donner la recette.

C'est à propos de la passion que j'ai la coquetterie de penser aux pédérastes. Dix mots de votre lettre et tous mes livres expliquent que nous soyons muets là-dessus. On dit que les dernières grandes amours se sont réfugiées dans ces citadelles assiégées et maudites. De moins en moins maudites. Vous connaîtrez un grand nombre d'homosexuels et vous

reconnaissez avec ennui qu'ils se regroupent, qu'ils font les jésuites. Je dis « avec ennui » parce que l'idée de ces franc-maçonneries amoureuses a quelque chose de pauvre et d'un peu banal. Comme aux chrétiens, on leur souhaite une persécution. Elle les rendrait plus pathétiques. Vous serez à la fois, à leur endroit, indisposé et indulgent. C'est ainsi. Ces deux sentiments cohabiteront en vous. Pour militer en faveur de l'indulgence, vous nouerez une amitié d'un bord à l'autre. Elle ne vous apprendra rien. Il est exact que la communauté des goûts crée des complices ; que des jeunes gens sont édités qui ne le seraient pas sans sacrifier à ces goûts ; que les homosexuels *tiennent*, des journaux aux revues, de la mode à la peinture, trop de places, trop de circuits et de réputations. Habituez-vous à ce quatrième pouvoir, chuchoteur, précieux et tenace. Vous ne confondrez pas l'animateur d'*Arcadie* avec l'auteur de *Sud*. Vous apprendrez, lorsque vous aurez à juger des amoureux, des peintres, des écrivains, à juger leurs sentiments et leurs œuvres, et vous vous en tiendrez là, dans une incertitude qui n'est pas près de finir.

*

Travailler

Reste le travail.

L'oisiveté, à votre âge, est anarchique, et la bureaucratie vous tuerait. Il faut, selon les caractères, d'une à trois années pour vérifier le bien-fondé de ces lieux communs.

En littérature comme à côté d'elle, le travail est une bonne affaire. Il donne meilleure conscience et de la liberté. Ne devenez jamais un pensionné, un petit pensionné des lettres. Les maisons d'édition vous offriront des aumônes. Pour mille francs, on vous donnera à lire et à commenter les manuscrits du hasard. Si vous avez la confiance de vos employeurs et une santé mentale solide vous supporterez la lecture de vingt manuscrits par mois. Faites le calcul. Vous pourrez aussi corriger l'orthographe et la syntaxe d'auteurs sportifs, ou historiques, ou géographiques. Vous pourrez écrire des romans de cœur, des romans de peau, des romans-films. Quelque chose en vous vous avertit que tout cela

sent mauvais. Vous ne fuyez pas la quatre chevaux des produits Solitaire – qui sont des produits sûrs – pour devenir ce tâcheron à la pièce, ce faible des yeux, ce faible de la main.

Ne perdez pas non plus le goût d'écrire par goût de gagner de quoi écrire. Peut-être, aujourd'hui, trouverez-vous sur votre chemin ces haltes heureuses : le cinéma, les grands magazines. Pour les uns, on écrit des dialogues, on invente des scénarios, on cherche même des « idées ». Pour les autres, côté littérature, on écrit des « récits historiques, complets et inédits » illustrés en quadrichromie ; côté journalisme, on transforme la copie d'autrui en une autre copie qu'autrui transformera. La modestie, la souplesse gagnent tout à ces exercices. Ces mœurs et ces fonctions nous viennent probablement d'Amérique. De là-bas elles ont apporté le préjugé de l'argent abondant, aussi vite et bien enraciné que le préjugé de l'argent rare l'est en France.

Un point sombre : ce ne sont pas ces travaux qui vous permettront d'attendre la notoriété ; c'est la notoriété qui vous ouvrira les portes d'or du cinéma ou de *Marie-Claire*.

Entre l'oisiveté et le fonctionnariat, peut-être existe-t-il une solution au problème du second métier ? Aucun livre qui devait être écrit n'a manqué de l'être. Le temps, la fatigue, la colère : ce ne sont pas de mauvais engrais. Les bons romans poussent facilement entre les pierres. Ce que vous devez redouter, ce n'est pas l'étouffement de la littérature, c'est votre propre mort. Une petite mort, douce, quotidienne. Vous trouverez dans chaque maison d'édition, vers la fin de l'après-midi, de ces hommes à la trentaine ténébreuse et muette, enkystés dans la paresse de vivre, et chez qui la paresse de vivre a usé l'envie d'écrire. Préférez à cet enlissement l'aventure baroque du journalisme, les émissions de radio, les bonnes et les mauvaises surprises des « travaux d'éditeur ». Dans deux années les clubs de livres auront épuisé l'arsenal des succès d'autrui. Ils devront, à leur tour, risquer, inventer. On verra fleurir les éditions critiques, les textes anciens annotés, commentés, préfacés : une mine d'or.

Ne perdez jamais de vue cette règle, qu'un homme qui n'est pas libre de flâner à cinq heures et de travailler à six, qu'un homme à courrier et à patron, le jour où, de sa plus belle plume, il apostrophe les dieux, étrangle la psychologie, cuisine l'angoisse – il ressemble singulièrement à ces comptables tyranniques en ménage, ou à ces terreurs de comités que leurs concierges maltraitent. La littérature, faites-lui un peu d'honneur. Elle

demande quelques offrandes propitiatoires : sacrifiez-lui le sucre et la crème de la vie tranquille.

Vous me direz que le risque n'est pas grand, que nous étions partis de plus loin et que nous sommes entre mousquetaires. Une cour, de la gloire et des duels, voilà ce que vous montez chercher.

Je vous répondrai, pour conclure, que la littérature exige aussi, peut-être, qu'on lui fasse offrande du style mousquetaire.

Vous venez à Paris, vous en repartirez. Je vous accorde, pour cela, de cinq à dix années. Vous aurez un jour ou l'autre ce réflexe de décence, et, si vous ne l'avez pas, vous mériterez votre sort. Vous rencontrerez de temps à autre un clown, hébété le matin et vif le soir : c'est une plante de la rive gauche. La hâte vide, le copinage, la crispation du sourire : vous aurez un jour ce masque et ces mœurs. La littérature, mon cher garçon, est une affaire de passion et de santé. À Paris les passions s'énervent et se vident. Écrire est une aventure risquée, violente, en quelque sorte athlétique. Il y faut le fond et la pointe, c'est-à-dire les qualités qu'on exige, sur le stade, pour le dix mille et pour le cent mètres. Ayez des voitures et des aventures, voyagez un peu, buvez un peu, noircissez votre réputation. Mais sauvez chaque jour dix minutes pour la culture physique, une heure pour le silence et trois heures pour le travail.

À bien y regarder, vous constaterez que les dandys des bonnes années – les années vingt – ont écrit chacun vingt-cinq livres. Quand ? Où ? Et vous, où en êtes-vous ?

Si vous avez écrit un premier livre, écrivez maintenant le second. Si vous en êtes encore à considérer la littérature comme une *bataille* à laquelle on monte sans armes, sans bonne humeur et sans munitions, restez à Tours. On meurt bêtement, en casoar et en gants blancs.

C'est un confrère que je n'aime guère – mais si, peut-être – qui a écrit ma conclusion :

Son héros – écrivain – se trouve à Gênes. Il vient d'user un mois à aimer une dinde. Étreintes, mises au point, malentendus, dîners en tête à tête, nouvelles étreintes : tout ce qui pourrait un homme impatient. En fin de compte, écœuré, il fuit, ce héros, il plaque et retrouve, dans le silence recouvert de la chambre, ses vieilles épouses : les feuilles blanches, l'encre, la fantaisie rageuse d'écrire.

... « Et il rentra dans son œuvre, écrit le confrère, il rentra dans sa probité. » Probité, ce n'est pas un mauvais mot sur quoi finir cette lettre. Je

pressens – c'est peu de dire que je pressens : je suis sûr – que vous ne chercherez ici que des raisons de suivre votre pente. Reste à savoir si vous la suivrez vers le haut – ou vers le bas.

Juillet et octobre 1956.

OceanofPDF.com

Les Chiens à fouetter a paru pour la première fois aux éditions René Julliard en 1956.

© le dilettante, 2011

ISBN 978-2-84263-307-3

www.ledilettante.com

Le format ePub a été préparé par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com